

les actes

NO

COLLOQUE

LI

27-28
NOVEMBRE
2018

COOPERATION TERRITORIALE
ADOLESCENCE À L'ŒUVRE

MI

Les collaborations jeune public
culturelles et artistiques
à l'épreuve des barrières réelles
et fantasmées

Étape Tour d'enfance
organisée avec Plat0 - Plateforme
Jeune Public des Pays de la Loire

T

es

AU THV
Saint-Barthélemy-d'Anjou

Création graphique : severinecoquilin.fr



Le colloque « NOs LIMITes » a été organisé par PlatO, la plateforme Jeune public des Pays de la Loire dans le cadre du « Tour d'enfance » initié par Scènes d'Enfance-ASSITEJ France, dont il a été la dixième étape régionale.

Sous-titré « Les collaborations jeune public culturelles et artistiques à l'épreuve des barrières réelles ou fantasmées », il invitait à réfléchir en deux temps à la création jeune public, tant du côté des spectateurs, que des créateurs ou organisateurs. Tandis que la première journée s'intéressait aux barrières géographiques et interrogeait notre capacité à s'en affranchir dans le cadre de coopérations territoriales, la seconde questionnait notre rapport à l'adolescence et aux adolescents, à cette période de passage, de transition et les révoltes ou débordements qui la caractérisent.

www.plato-jp.fr
www.scenesdenfance-assitej.fr

mardi 27 novembre

Les coopérations territoriales en action

- 3 [Mots d'accueil]
- 4 [Présentation de l'association nationale Scènes d'Enfance - ASSITEJ France]
- 6 [Présentation de l'association régionale PlatO]
- 8 [Présentation par PlatO de la carte interactive régionale du secteur Jeune public]
- 12 [Qu'entend-on par « coopération » ?]
- 14 [Table-ronde « Les coopérations territoriales »]
- 18 [La coopération et la collaboration]

mercredi 28 novembre

L'adolescence à l'œuvre

- 20 [Mots d'accueil]
- 22 [L'état d'adolescence]
- 27 [Table-ronde « Réel et imaginaire »]
- 33 [Table-ronde « Conformisme et révolte »]
- 38 [Synthèse]

les coopérations territoriales en action



[Mots d'accueil]

Dominique Bréjeon, maire de Saint-Barthélemy-d'Anjou

Il a commencé par souhaiter la bienvenue au public. L'occasion pour Dominique Bréjeon de rappeler que la salle dans laquelle se trouvent les 70 participants « a 34 ans mais semble neuve ». Rénovée récemment, elle a la spécificité d'être attenante à l'Hôtel de ville et « ce n'est pas un hasard ». C'est en effet pour l'élu « la preuve d'une volonté de défendre une politique culturelle qui touche la Ville ». Ceci à travers des spectacles, bien sûr, mais également via de la médiation, de l'ouverture aux enfants et aux adolescents.

Autre caractéristique de Saint-Barthélemy-d'Anjou : sa culture de la transversalité. « Les acteurs du monde culturel sont chez nous en liens constants avec les services de l'Enfance ou ceux du Sport. Il y a une forte habitude de projets communs » assure le maire. Ces derniers se veulent aussi intergénérationnels « afin que tous les âges soient en lien ».

Enfin, souligne l'édile de la commune, « nous ne vivons pas seuls ». Le Département ainsi que les autres partenaires institutionnels sont vus comme des alliés.

« Je vous souhaite de bons débats et je vous invite à n'avoir pas de limites à l'enthousiasme et à l'énergie » a conclu Dominique Bréjeon pour encourager les échanges.

Cécile Duret-Masurel, responsable du Pôle Création, Industrie culturelle, Action culturelle et territoriale à la DRAC Pays de la Loire

« Lors de la réception du programme de ce colloque j'ai été frappée par les titres choisis » a commencé par reconnaître Cécile Duret-Masurel. L'appellation générique *NOs LIMITEs* lui a notamment semblé d'une grande pertinence car « qu'il s'agisse du sujet sur les partenariats territoriaux ou de celui sur l'adolescence, ils renvoient tous les deux à l'idée qu'il y a bien un champ des possibles, comme il y a bien des difficultés à surmonter. »

Cette initiative séduit donc la responsable DRAC Pays de la Loire qui a rappelé qu'en 2013 avait déjà été accueilli dans ce même lieu un colloque aux thématiques proches. « Cinq ans après, les énergies se sont consolidées, étoffées et multipliées. Une vraie dynamique s'est enclenchée. Ces avancées sont dues à l'engagement de tous ainsi qu'au soutien des acteurs publiques que sont les collectivités territoriales ».

Insistant sur le fait que « le ministère de la Culture a fait de l'enfance et de la jeunesse, une priorité », Cécile Duret-Masurel a également souhaité aux participants de bons échanges. « Nourrissez le plus possible ce champ des possibles que laisse présager ce beau titre » a-t-elle conclu.

Frédérique Drouet d'Aubigny, conseillère déléguée départementale à la Culture et au Patrimoine (Conseil Départemental du Maine-et-Loire)

Frédérique Drouet d'Aubigny s'est dite d'autant plus heureuse d'être là que ce colloque s'inscrit dans le *Tour d'enfance* de l'ASSITEJ-France, parcours de 18 mois se déclinant dans tout l'hexagone et dont ces deux jours de débat au THV de Saint-Barthélemy-d'Anjou constituent la 10^{ème} étape.

Le Département du Maine-et-Loire, nous rappelle sa conseillère départementale à la Culture et au Patrimoine, « ne peut que soutenir une telle initiative ». Pourquoi cela ? « Tout d'abord vous vous intéressez aux connections territoriales qui sont un levier du développement culturel pour un territoire ». Le Département du Maine-et-Loire a d'ailleurs fait de la contractualisation avec les acteurs de terrain une priorité a rappelé Frédérique Drouet d'Aubigny.

Deuxième point de convergence : l'adolescence. « Nous sommes ici totalement concernés par cette question. Nos compétences culturelles vis-à-vis des adolescents nous poussent chaque jour à imaginer des choses pour que les jeunes aient un large accès à la Culture ».

Partageant avec les organisateurs du débat les « mêmes préoccupations » la représentante du département du Maine-et-Loire a assuré ne pouvoir « que soutenir vos rencontres et vos actions. »

[Présentation de l'association nationale Scènes d'Enfance – ASSITEJ France]

Bernard Le Noac'h, co-président de l'association dont il est le représentant administratif et directeur du Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics de Quimper

« Co-président » de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France (SEAF) est un titre auquel Bernard Le Noac'h tient beaucoup. « On a fait le choix de porter une présidence en trio. C'est tout aussi important pour nous que d'avoir des représentants qui viennent de toute la France » a insisté le responsable.

Avant de laisser la parole à Pauline Duquesne pour qu'elle éclaire le public sur les actions spécifiques de SEAF, Bernard Le Noac'h a tenu à revenir sur la genèse de celle-ci. C'est en décembre 2015 que deux associations jusqu'alors distinctes ont été réunies pour former SEAF. Dès juin 2017, un élargissement des statuts était entériné pour « mieux refléter les différentes professions du secteur au sein du Conseil d'Administration ». Une représentation de la région a également été encouragée dans cette nouvelle organisation.

En guise d'introduction au débat du jour portant sur les « coopérations territoriales », Bernard Le Noac'h a bien souligné qu'il rejoignait les interlocuteurs précédents sur les atouts des réseaux. « C'est comme cela qu'on veut fonctionner dans le secteur culturel. »

« Regroupons-nous », « sortons de l'isolement » sont selon lui les mots d'ordre qui s'imposent. « Prenons par exemple le domaine de l'aide à la création qui reste faible, il y a nécessité de se fédérer pour voir aboutir des projets. »

Pour avoir plus globalement « les moyens de porter le Jeune public en France », Bernard Le Noac'h a rappelé que SEAF qui compte 230 membres a signé une convention avec le ministère de la Culture en 2015. Celle-ci offre une garantie de financement pour le fonctionnement de l'association jusqu'en 2020.

Pauline Duquesne, responsable de projets et territoires à SEAF

Sur ce temps de parole il incombait à Pauline Duquesne de résumer au public les missions de SEAF.

La mise en place et la coordination d'actions nationales fortes est la première d'entre elles. Via un diaporama agrémenté d'informations, de photos et de visuels, elle a pu détailler plusieurs actions phares.

Tout d'abord le *1er juin des écritures théâtrales jeunesse*. « C'est un peu notre *Fête de la musique* » a évoqué en analogie Pauline Dusquesne. Cette journée participative est basée sur un principe simple : « que chacun de nos membres mette en place un événement sur son territoire en lien avec la jeunesse ».

Pour l'édition 2018 ce sont ainsi 133 événements qui ont mis en effervescence 96 villes de France et enthousiasmés plus de 27 200 personnes. Dans le cadre de l'action internationale, cinq autres pays

se sont joints à la fête. Au total ce sont 508 porteurs de projets et partenaires qui se sont mobilisés. Parmi les autres chiffres clés cités : « 48 auteurs présents, 75 théâtres et 200 établissements scolaires participants, plus de 130 textes théâtraux lus et partagés ce jour-là ». A noter également qu'un auteur associé est invité chaque année. Après Nathalie Papin en 2018 ce sera au tour de Dominique Richard d'être le parrain de l'édition 2019.

Dernière précision : la Région Pays de la Loire s'est bien inscrite elle aussi dans cette dynamique puisque 14 événements, notamment sous l'impulsion de PlatO, ont vu le jour sur le territoire dans le cadre du *1er juin des écritures théâtrales jeunesse*.

Avignon, enfants à l'honneur est la deuxième manifestation forte portée par SEAF. Cette dernière existe depuis 2015 et elle est sous-tendue par ce leitmotiv : « construire avec les professionnels un parcours de trois jours destinés aux jeunes que l'on invite à venir à la rencontre des artistes et des spectacles ».

Un temps fort dans la cour d'honneur du Palais des Papes, scène phare du Festival d'Avignon, vient couronner cette belle fête.



S'ajoute à cela un volet professionnel avec des rencontres et des cartes blanches offertes aux membres du réseau pour imaginer des temps de rencontres.

La mission internationale que porte SEAF est le second volet d'action sur lequel Pauline Duquesne a pris soin de revenir. L'association compte en effet 80 pays membres. Ce solide réseau est une émanation de l'Association Internationale du Théâtre pour l'Enfance et la Jeunesse que l'ASSITEJ-Internationale incarne désormais.

Un projet fédérateur a pu être présenté en détail : *Construire des histoires*. Laboratoire se déroulant sur plusieurs temps depuis la première session de novembre 2016 (à Yaoundé au Cameroun), il est destiné à valoriser le travail des auteurs de l'Afrique

francophone. Mais au-delà de cela, le but du Laboratoire est « de promouvoir le Jeune public en Afrique francophone en tant qu'espace de création artistique de qualité, ouvert, spécifique, et solidaire, et de proposer aux artistes des pistes pratiques pour s'y investir immédiatement. »

Preuve de cette dynamique qui dépasse les frontières, trois pays d'Afrique ont également pris part à l'édition 2018 du *1er juin des écritures théâtrales Jeunesse*.

Enfin, SEAF assume pleinement ce qu'elle appelle une « mission fédératrice ». Charge à elle en effet de valoriser la création Jeune public mais aussi d'accompagner des dynamiques de territoires. L'initiative *Tour d'Enfance* en est un exemple emblématique. Afin de permettre une mise en lumière nationale des dynamiques territoriales du secteur Jeune public, ont été mises sur pied ces étapes de réflexions thématiques régionales visant à nourrir une pensée collective. Un état des lieux de la production et de la diffusion ainsi qu'un collectage des initiatives innovantes et inventives à partager font également partie des objectifs du *Tour d'Enfance*. Ayant tout de même pour socle commun un Manifeste, chaque plateforme et/ou réseau Jeune public organisateur d'une rencontre a eu libre choix d'aborder telle ou telle thématique.

A noter que des *Etats Généraux Arts Vivants, Enfance et Jeunesse* serviront de clôture à cette série de rencontres thématiques les 26 et 27 mars 2019 à Nantes. Organisé en partenariat avec le festival *Petits et Grands*, le Grand T et le TU-Nantes, ce grand rassemblement poursuivra trois objectifs : d'abord partager la synthèse du *Tour d'enfance* qui a compté quinze étapes dans tout l'hexagone. Deuxième but : s'emparer des grands enjeux actuels et formuler des propositions concrètes à la hauteur de ces défis. Enfin (ré)inventer ensemble, des espaces de

création, d'échanges et de solidarité.

Autrement dit, il s'agira d'aboutir en mars 2019 à un projet artistique et culturel ambitieux à destination de l'enfance et de la jeunesse, défendu par l'ensemble des acteurs culturels et artistiques et porté par tous ceux qui, dans le cadre de leurs missions, accompagnent les jeunes générations. »

Outre des photographies illustratives ainsi que des visuels concrets sur l'ensemble des manifestations citées précédemment (*1er juin des écritures théâtrales jeunesse, Avignon Enfants à l'honneur et Construire des histoires*) Pauline Duquesne a pu, via son diaporama, présenter au public toutes ces données liées au *Tour d'Enfance* que nous venons de détailler.

Elle a terminé son propos par une information importante : le *Tour d'Enfance* est en effet aussi l'occasion d'une remise à jour d'une étude de 2009 intitulée *Photographie d'une dynamique fragile*. Celle-ci consiste en un état des lieux de la production et de la diffusion du spectacle Jeune public. Ces nouvelles données chiffrées serviront de base de discussion pour des échanges à venir avec les institutions et les collectivités. Une nouvelle cartographie relative à cette enquête nationale a pu être dévoilée. « 264 réponses de structures de programmation et 245 réponses en provenance du secteur artistique sont actuellement en cours d'analyse par un comité de pilotage. L'analyse définitive sera rendue publique à l'occasion des Etats Généraux » a pu annoncer Pauline Duquesne.



[Présentation de l'association régionale PlatO]

Cyrille Planson, rédacteur en chef de la Scène, co-directeur du festival « Petits et Grands » et co-président de l'association PlatO

« Resituer l'ensemble du projet et la genèse de l'association PlatO c'est d'abord rappeler que tout est lié à ce qui se passe sur le plan national ». C'est en ces termes que Cyrille Planson a démarré son intervention. Et le co-directeur du festival *Petits et Grands* de rappeler qu'« il y a dix ans on travaillait déjà sur les chantiers qui ont abouti à Scènes d'Enfance-ASSITEJ-France ».

Cette dynamique de l'époque avait permis à *La Belle Saison*, temps fort emblématique pour le Jeune public à l'échelle nationale, de voir le jour. La DRAC Pays de la Loire avait alors compté parmi les partenaires institutionnels qui avaient « choisi de s'emparer de cette question ». Concrètement « une des réalisations avait été la mise en place d'une semaine un peu événementielle à l'échelle de la région et cela avait été un beau temps de visibilité » se souvient Cyrille Planson. Dans la foulée de *la Belle Saison*, c'est tout naturellement qu'un « souhait de poursuivre l'aventure et de prolonger les choses » avait pris corps. « Le ministère de la Culture, sous l'égide de Fleur Pellerin, voulait qu'émergent des plateformes régionales ». C'est ainsi qu'après de multiples réunions sur des thèmes communs à différents acteurs de la création Jeune public en Pays de la Loire (la production, les pratiques, la médiation...), l'association PlatO a pu voir le jour en février 2018.

Pourquoi PlatO ? « Pour plateforme de l'Ouest » détaille Cyrille Planson très heureux de constater que le comité de pilotage réunit aujourd'hui « des diffuseurs, des programmeurs, des lieux, des médiateurs, des chargés de production, des artistes ». Pour lui, « c'est une richesse d'autant qu'une horizontalité dans le pilotage est à souligner ».

Virginie Dréano, directrice adjointe du Théâtre scène conventionnée de Laval et programmatrice jeune public, co-présidente de l'association PlatO

Virginie Dréano avait en charge de détailler quelques axes de travail de l'association PlatO dont elle est co-Présidente aux côtés de Cyrille Planson et Séverine Coulon.

La façon dont PlatO s'implique dans la manifestation *Le 1er juin des écritures théâtrales jeunesse* est un premier exemple d'implication collective qu'elle a souhaité valoriser. « Un comité s'est en effet constitué pour savoir comment nous pourrions soutenir et mettre en valeur des projets qui n'auraient pas pu exister sans nous. Nous en avons retenu cinq que nous avons ainsi pu accompagner sur l'édition 2018 » s'est félicitée Virginie Dréano.

Autre initiative de PlatO : « le lancement d'un comité de lecture qui réunit une quinzaine de personnes venues de toute la région et qui se trouve composé d'observateurs de l'écriture théâtrale contemporaine (comédiens, metteurs en scène, écrivains, enseignants...) pour la jeunesse (du CM1 au lycée) » détaille la co-présidente. Ce comité de lecture a pour objectif de recevoir et de lire des textes avant leur parution. Mais aussi de constituer un pôle de ressources afin de contribuer à leur promotion.

Soucieux de mettre en lumière la vitalité du secteur le comité de lecture s'est réjoui d'avoir reçu pas moins de quarante-cinq textes. Une belle satisfaction.

Enfin, PlatO est à l'origine de temps de rencontres. Lors des séances plénières sur l'ensemble de la région ce sont ainsi entre 50 et 70 professionnels de la région qui contribuent à nourrir ces



temps d'échange et de réflexion. Pour Virginie Dréano, les questions qui sous-tendent ce colloque d'aujourd'hui et de demain sont d'ailleurs en quelque sorte « le reflet de ce que nous avons pu glaner sur nos plénières ».

Séverine Coulon, artiste et co-présidente de l'association PlatO

« On a besoin que la dynamique continue. PlatO c'est ouvert, c'est horizontal ». C'est sur un ton plein d'enthousiasme que Séverine Coulon a démarré son intervention. Son appel à la mobilisation s'est notamment adressé aux artistes, qu'elle représente étant elle-même comédienne et directrice de compagnie. « A PlatO nous veillons tout d'abord à maintenir cette attention accordée au maillage du territoire. Ensuite, d'un point de vue personnel, j'apprécie que les artistes puissent avoir une place à part entière. Faire entendre nos discours, quitte à être parfois un peu le poil à gratter dans les débats, c'est important » a défendu la co-présidente de PlatO avec conviction.

Interrogée par Vincent Lalanne sur les limites éventuelles ou les zones de fragilités qui peuvent apparaître au sein d'une jeune association, la comédienne a répondu avec la même franchise. « Ce n'est parfois pas simple quand les gens autour de la table n'ont pas les mêmes timings, les mêmes façons de travailler ni les mêmes besoins, c'est vrai. Mais nous sommes tous vigilants pour que cette association continue à appartenir à tous et soit donnée à tous de la même façon. »

**Intervention de Brigitte Livenais,
directrice des affaires culturelles et du THV de Saint-
Barthélemy-d'Anjou**

Pour rebondir sur la question de Vincent Lalanne à laquelle a d'abord répondu Séverine Coulon, Brigitte Livenais a tenu à rappeler le titre du colloque : *NOs LIMITes*. « Si nous souhaitons que ce colloque existe c'est aussi pour évoquer là où cela se fragilise. On ne s'interroge pas seulement sur nos réussites mais aussi sur nos limites. Et comment on les dépasse s'il y en a. Parler aussi des endroits où c'est compliqué pour nous cela me semble important. »

**Intervention de Cyrille Planson,
rédacteur en chef de la Scène, co-directeur du festival Petits
et Grands et co-président de l'association Plat0**

Bien d'accord avec ce point de vue, Cyrille Planson a soutenu au public que « les plénières ne se bâtissent pas toujours autour de thèmes consensuels ». L'objectif à atteindre pour ce colloque est selon lui de « parvenir à être en terrain neutre et d'essayer de quitter nos casquettes pour avoir un discours libre. Sur nos propres limites donc aussi, comme sur les endroits où nous ne sommes pas à l'aise. »

**LECTURE DU TEXTE
« CEUX QUI GRONDENT » D'ENZO CORMANN
PAR ANNABELLE SERGENT (COMPAGNIE LOBA)
ET LAURENT MAINDON (THEATRE DU RICTUS)**



[Présentation par PlatO de la carte interactive régionale du secteur Jeune public]

C'est à partir de questionnaires envoyés aux différents acteurs culturels des Pays de la Loire que PlatO a réalisé une carte régionale interactive des lieux attentifs à la création Jeune public ainsi que des compagnies œuvrant dans ce secteur. Objectif de cette initiative ? Permettre une meilleure interconnaissance des acteurs régionaux et faciliter l'observation et l'analyse de la dynamique Jeune public actuelle en Pays de la Loire.

Sur le plateau du THV de Saint-Barthélemy-d'Anjou, Hélène Péan, Myrto Andrianakou et Elise Dupont se sont relayées pour éclairer le public sur les ressorts de cette réalisation.

Hélène Péan, chargée de médiation culturelle au Théâtre Epidaure de Bouloire et co-secrétaire de l'association PlatO

« Mieux se connaître, mieux se comprendre » c'est presque sous la forme d'un slogan qu'Hélène Péan a résumé la démarche entreprise par PlatO. A ses yeux, comme à ceux des membres de l'association, « une carte est un outil précieux pour cela. ».

Point positif : « elle offre une vision territoriale ». Elle est donc en ce sens un outil de valorisation des structures de diffusion ou de production comme des compagnies ou artistes ayant répondu à l'enquête.

Bien sûr, elle a aussi ses limites. « Elle n'est pas exhaustive puisqu'elle n'existe que par les réponses que nous avons reçues ».

Myrto Andrianakou, responsable du PREAC, pôle régional d'éducation artistique et culturelle - Grand R scène nationale de la Roche-sur-Yon et co-secrétaire de l'association PlatO

Chargée d'évoquer la genèse de ce projet de carte interactive, Myrto Andrianakou a d'abord précisé qu'un groupe au sein de PlatO avait été dédié spécialement pour le mener à bien. Ce fut donc l'occasion d'une première expérimentation concrète pour la jeune association et dix mois ont été nécessaires pour aboutir à ce résultat.

« En mars 2018 à Laval nous nous sommes d'abord attelés à bien définir les objectifs visés par cette carte. Parmi la somme des envies exprimées, qui étaient multiples, il a fallu ensuite faire des choix » a relaté la co-secrétaire de l'association.

Cette dernière s'est alors tournée vers la DRAC Pays de la Loire pour bénéficier de conseils sur le plan de la méthodologie à adopter. « C'est à partir de là que nous avons décidé de produire deux questionnaires distincts : l'un pour les structures et le second pour les compagnies ». Il est alors devenu possible à chaque destinataire de le remplir et de le renvoyer à PlatO sur une période allant de juillet à octobre 2018.

La cartographie est le fruit de l'analyse de ces résultats. Mais ceux-ci peuvent-ils être appelés à évoluer dans le temps ? Myrto Andrianakou a évoqué l'idée de relancer le questionnaire début 2019* avec de nouvelles questions éventuelles. « Relayer l'information » semble être dans un premier temps une priorité.

(*ndlr : c'est effectivement ce qu'il s'est passé puisqu'une relance du questionnaire a été activée sur un délai d'un mois à compter de début janvier 2019)



Elise Dupont, chargée de l'administration et de la coordination de projet au sein de la compagnie Loba, co-trésorière de l'association PlatO

Chargée de la démonstration en live de l'utilisation de la carte interactive, Elise Dupont a commencé par donner deux chiffres clés relatifs à cet outil : 65 structures et 57 compagnies ou artistes y sont en effet clairement identifiées. « Pour faciliter leur repérage elles ont été matérialisées en deux couleurs : du vert pour les compagnies ou les artistes, de l'orange pour les structures. Pour les identifier d'un clic, différents moyens sont à disposition de l'utilisateur. Ce dernier peut soit effectuer une recherche par zone géographique en zoomant sur les territoires recherchés. Mais il peut aussi retrouver rapidement l'interlocuteur recherché via un listing classé par ordre alphabétique » a ensuite poursuivi Elise Dupont.

Intervention de Brigitte Livenais, directrice des affaires culturelles et du THV de Saint- Barthélemy-d'Anjou

Soucieuse d'apporter des éléments de réponse à Cécile Duret-Masurel, responsable du Pôle Création, Industrie culturelle, Action culturelle et territoriale à la DRAC Pays de la Loire, qui s'est étonnée que seules les villes principales apparaissent sur cette carte interactive, Brigitte Livenais a pris la parole. « Ce qui est présenté ici n'est pas un élément fini et il convient de le préciser. Nous sommes dans un début de recherche, de mise en œuvre et nous allons voir maintenant ce qu'il faut améliorer. »

Rappelant que cet outil va entrer en résonance avec l'étude que va présenter SEAF dans le cadre des Etats Généraux de fin mars 2019, la directrice des affaires culturelles de Saint-Barthélemy-d'Anjou a néanmoins reconnu que « se pose déjà la question de la suite à donner à une telle carte. » Elle n'en loue pas moins ses vertus, à savoir « l'interconnaissance et la mise en réseau qu'elle rend possibles ». Mais il est vrai qu'avoir une carte ne fait pas tout. « On en fait quoi ? » semble la question prioritaire à se poser.

Intervention de Vincent Lalanne, consultant et formateur, en charge de la modération des débat et grand témoin de la journée de colloque « NOs LIMITes » du 27 novembre

Rebondissant sur les propos de Brigitte Livenais, Vincent Lalanne confirme : « Toutes ces données sont précieuses mais il faut bien garder à l'esprit que cela ne pourra fonctionner que si la carte questionne et rend vivante la dynamique qu'elle interroge. »

Mettant également en garde contre « une obsolescence possible de l'outil si les usages derrière ne sont pas là », ce spécialiste des diagnostics territoriaux reconnaît qu'il y a pour PlatO, un beau défi à relever. « Le webmastering qui va suivre est fondamental. La condition de réussite de cet outil est de parvenir à le rendre proactif. Cela est d'autant plus nécessaire que nous sommes dans un secteur qui bouge sans arrêt et qui connaît des changements en permanence. »

Réponse de Brigitte Livenais, directrice des affaires culturelles et du THV de Saint- Barthélemy-d'Anjou

« Cette carte c'est en effet un point de départ, c'est un outil qui nous appartient à tous. Il n'est pas forcément simple à mettre en œuvre tous ensemble et cela fait partie de nos limites. Mais on peut se réjouir que 122 réponses nous soient parvenues. C'est énorme. »

Réponse de Myrto Andrianakou, responsable du PREAC, pôle régional d'éducation artistique et culturelle - Grand R scène nationale de la Roche-sur-Yon et secrétaire de l'association PlatO

« Les cartes sont des outils qui nous invitent à une chose : nous demander ensuite collectivement «comment on se retrouve ?». Savoir comment tout cela va se mettre en lien est finalement le plus important. On le verra au fur et à mesure des rencontres et des envies communes qui en naîtront. »



Réponse d'Annabelle Sergent, interprète et metteuse en scène de la Cie Loba

« Les Etats Généraux de fin mars 2019 seront l'occasion de faire un bilan et de déterminer une progression à venir. Il faudra exprimer ce sur quoi on va continuer à batailler, ce sur quoi on ne va pas lâcher.

Cette carte prouve que le secteur Jeune public se structure et coopère en Pays de la Loire. Elle tend à prouver que ce qu'on dit est vrai et qu'une dynamique existe. Il faut maintenant se relier avec ce qui se passe sur le plan national et se rendre visible. »

Réponse de Vincent Lalanne, consultant et formateur, en charge de la modération des débats et grand témoin de la journée de colloque « NOs LIMITes » du 27 novembre

« Une carte a trois enjeux qu'il convient de rappeler. D'abord, favoriser une interconnaissance. Ensuite prouver qu'il y a derrière des enjeux économiques car ce qu'elle révèle ce sont bel et bien des échanges. Et des échanges au sens large, pas seulement numériques. Enfin, une carte dévoile une sociologie puisqu'elle dit des choses des comportements, des attitudes, des façons de faire. Je note seulement que sur celle-ci une donnée n'apparaît pas : celle des destinataires. »

Réponse de SEAF

« Le but qui sous-tend ces démarches est bien d'obtenir des chiffres clés qui peuvent permettre de faire avancer les choses au niveau du secteur Jeune public.

On peut voir deux questions à nous poser collectivement : y-a-t-il un effet Belle Saison ? Quelles sont aujourd'hui les besoins et les priorités ? »

Intervention finale d'un participant dans le public

« Arriver à déterminer ce qu'est l'action culturelle aujourd'hui me semble important également. »

Propos introductif à l'intervention de Vincent Lalanne

De retour du déjeuner, les participants ont d'emblée été invités à se répartir en petits groupes. Avant son intervention le formateur qu'est Vincent Lalanne souhaitait leur demander de donner une définition collective du mot « coopération ». Après un temps de réflexion d'une dizaine de minutes accordé à chaque groupe, un membre était désigné pour prendre la parole et livrer le fruit des réflexions communes.

Petit tour d'horizon des mots, groupes de mots ou ébauches de définition qui ont pu être entendus à cette occasion :

1 Ce qui fait convergence
Complémentarité active
Quelque chose qui n'est pas figé
Toujours en mouvement
Dans la connaissance et le respect des uns et des autres
Opérer ensemble

2 Faire avec
Fabriquer
Construire
Faire sens
Mettre à l'écart son égo
Mutualiser
Un projet commun, des enjeux co-choisis

3 « Un espace qui permet de travailler ensemble, en complémentarité, dans une vision commune, qui peut nécessiter des compromis, pour dépasser les intérêts particuliers. »

4 Se rencontrer
Se connaître
Etre à l'écoute
Trouver des points de convergence
Tout cela dans une complémentarité active

5 Un parcours, un trajet à faire ensemble
Dans le respect des méthodes et des façons d'être de chacun
Avec de la bienveillance
En synergie

6 S'entraider
Défendre des intérêts communs
Grandir ensemble

7 « S'appuyer sur les compétences individuelles pour atteindre un objectif que l'on ne peut atteindre seul.
Ceci en cohérence avec les attentes propres à chacun. »

8 « S'engager dans un projet, en mutualisant des compétences complémentaires »

9 Echange
Apport
Réciprocité
Mise en commun
Aller plus loin

[Qu'entend-on par « coopération » ?]

Intervention de Vincent Lalanne, consultant et formateur, en charge de la modération des débats et grand témoin de la journée de colloque « NOs LIMITes » du 27 novembre – TEXTE INTEGRAL

La coopération ! Dans le monde du « co » je demande « la coopération », et dans cette famille je trouve tous ces co qui font florès aujourd'hui : cogestion (le mot le plus ancien, un peu désuet même), cofinancement (un mot clé de la culture), codécision (plus facile à dire qu'à faire). Qu'est-ce que la coopération culturelle ? Pourquoi fait-on de la coopération ? Comment fait-on de la coopération ? Quelles sont les limites de la coopération ? Est-ce un enjeu pour la culture, qu'est-ce qu'elle a à y gagner ?

Qu'est-ce que la coopération ?

Je vais essayer de définir ce mot, qui comme les mots valises de la culture tels « transversalité » « mutualisation » ou même « culture » posent souvent des questions de définition.

En fait et souvent dans ce type de rencontre, c'est l'ensemble des expressions qui tournent autour du mot durant toute la journée, de la part de tous les participants, qui laisse apparaître une définition collective qui souvent s'estompe avec le temps. Il me faut pourtant un point de départ. Je suis donc allé sur Internet rechercher, non pas sur Wikipédia mais sur un site plus engagé, cette définition : « Etymologie : du latin *cum*, avec, et *operare*, faire quelque chose, agir. »

La coopération est l'action de coopérer, de participer à une œuvre, à un projet commun. La coopération est la capacité de collaborer à cette action commune ainsi que les liens qui se tissent pour la réaliser. La coopération est un mode d'organisation sociale qui permet à des individus ayant des intérêts communs de travailler ensemble avec le souci de l'objectif général. Elle nécessite un certain degré de confiance et de compréhension.

La coopération peut prendre des formes multiples :

- Spontanées et informelles entre deux ou plusieurs individus,
- Dans des structures économiques : coopératives et mutuelles,
- Par des comportements d'économie solidaire,
- Dans des réseaux à distance : développement de logiciels (Linux), encyclopédie libre (Wikipédia)...

La coopération est antagoniste à la concurrence.

Et la collaboration (*cum*, avec et *laborare*, travailler, prendre la peine), alors ? Travailler avec une ou plusieurs personnes est un élément nécessaire mais pas suffisant de la coopération car il ne propose que la dimension de travail.

Ce que je retiens donc de cette définition de « coopération » c'est la dimension de lien et de tissage que propose la coopération. En fait c'est une définition simple qui se rapporte à un outil connu : le métier à tisser. J'ai connu quand j'étais jeune étudiant un tisserand de haute lisse qui m'avait montré son métier et la façon dont il travaillait. C'était surprenant. Il tissait à l'envers un modèle dessiné sur un carton et dont il voyait le motif se faire, grâce à un miroir. Cette image me revient et je vois bien que la coopération comme le tissage dépend étroitement du motif commun que les parties prenantes veulent faire ensemble, des outils pour le voir, qui correspond au deuxième mot fort de la définition : objectif général. On fait de la coopération pour faire de l'intérêt général.

Entre cette définition, et cette image commence à apparaître une autre définition que je pourrais écrire ainsi : la coopération est une modalité de relations (les liens) qui met en jeu une utopie (une projection, une image), des démarches (des savoirs faire) et des outils (des méthodes et des métiers par exemple).

La coopération, une utopie ?

Cette dimension s'inscrit dans une vision du monde de l'évolution de nos sociétés.

Elle porte en son sein une dimension de créolisation du monde si chère à Edouard Glissant. Il y a « créolisation » dès lors que des groupes différenciés sur le plan de la culture, de la langue et de l'origine entrent en relation (la relation étant une autre notion importante dans la pensée d'Edouard Glissant), avec ou sans heurt¹. La coopération culturelle est alors comme un nouveau socle de cette utopie, un « vœu de l'esprit »² dirait René Char.

Cette dimension utopique de la coopération s'inscrit ainsi dans une logique de mise en relation pour créer du commun, ce qui fait communauté. Cela est en antagonisme complet avec la concurrence libre et non faussée énoncée par exemple dans le Traité de Lisbonne (2005) et socle actuel de notre société. La coopération pose ainsi aujourd'hui d'un point de vue global une alternative au libéralisme actuel qui lutte contre les ententes, certes commerciales, mais aussi contre ceux qui tentent de défendre un autre modèle économique social et solidaire, en particulier dans les activités culturelles. Coopérer serait ainsi un nouveau combat pour cet idéal.

Il y a aujourd'hui un autre élément à prendre en compte dans cette vision utopique. La coopération est écrite à l'article 8 de la déclaration de Fribourg sur les droits culturels :

« Toute personne, seule ou en commun, a le droit de participer selon des procédures démocratiques :

- au développement culturel des communautés dont elle est membre ;
- à l'élaboration, à la mise en œuvre et à l'évaluation des décisions qui la concernent et qui ont un impact sur l'exercice de ses droits culturels ;
- au développement de la coopération culturelle à ses différents niveaux. »

Cet article 8 pose deux éléments forts sur la question de la coopération : le droit donné à toute personne de participer au développement de la coopération culturelle à ses différents niveaux et selon des procédures démocratiques. Vous voyez bien que penser la coopération c'est penser un autre modèle de société démocratique.

Cet apport des droits culturels renvoie aussi à la responsabilité que les acteurs ont aujourd'hui vis à vis du pouvoir d'agir et de la participation des personnes à l'ensemble des dispositifs de coopération. On ne peut pas penser coopération dans des cénacles ou entre ceux-ci. La coopération implique la mise en œuvre de démarches horizontales, participatives et collaboratives. Activer la coopération c'est donc créer des démarches de solidarités entre les structures culturelles et entre les personnes qui les composent et celles qui sont parties prenantes de leurs projets. Ainsi les mots « adhérents », « sociétaires », « habitants », « coopérateurs » sont souvent utilisés et questionnés dans leurs places, dans les modalités de coopération.

¹ <https://journals.openedition.org/nuevomundo/61823>

² <http://www.scriptorium-marseille.fr/archive/2008/12/04/son-pays-est-mon-pays.html>

Le secteur culturel, en particulier du spectacle vivant, est structuré essentiellement sur le mode associatif. La coopération y existe verticalement sous forme de réseaux ou de fédérations. Mais ce secteur reste encore peu présent dans les modalités de coopérations horizontales portées dans l'économie sociale et solidaire : SCIC, SCOP, Groupement d'employeurs... (Voir en particulier les travaux de Carole Lerendu³ sur l'innovation sociale au regard de l'emploi et des compétences. Elle s'est intéressée aux nouvelles formes de travail et de l'emploi comme les groupements d'employeurs, les coopératives d'activités...)

Développer la coopération c'est donc revisiter les modèles économiques des activités culturelles.

Pourquoi fait-on de la coopération ?

Organiser une rencontre sur la coopération dans une période compliquée pour les collectivités locales et dans une crise économique forte et durable, me semble être une forme de réponse à une situation d'incertitude qui ne fait que grandir. J'appelle cela, en référence au poète portugais Fernando Pessoa, « l'intranquillité »⁴ qui est un état d'être plutôt sombre mais en même temps fertile pour le poète. L'intranquillité de tous les acteurs et en particulier des artistes, génère-t-elle de la coopération ?

Cela pourrait être une première piste, une alternative, voire une solution à cet état d'être. Coopérer demanderait alors de connaître l'autre, de partager avec lui ses points de vue, de les mettre en question, en tout cas d'élaborer collectivement des réponses face à l'inconnu. Si je l'écris au conditionnel, c'est que je ne sais pas si c'est aujourd'hui une réalité et si nous ne sommes pas aussi en face de systèmes de défense individuels, voire concurrentiels, donc antinomiques avec la coopération.

Et pourtant pour comprendre la complexité de notre temps, la coopération peut permettre de répondre collectivement à des situations qu'on ne peut pas cerner individuellement ou dans des « entre soi ». C'est en tout cas un enjeu qui demande un état d'être et une éthique de l'action. La coopération nécessite un cadre qui porte du sens et qui réponde à un besoin collectif, que l'on peut appeler la confiance voire la bienveillance.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus à propos de la coopération territoriale qui est aujourd'hui un des nouveaux cadres de notre organisation territoriale : l'intercommunalité. L'établissement public de coopération intercommunal est-il un espace de coopération qui réponde aujourd'hui à ces exigences ? S'il ne peut seulement en avoir la compétence qui lui est donné par les communes, pour la culture optionnelle sur les équipements et facultatives sur les projets, pour autant sait-t-il faire de la coopération culturelle ?

C'est son chemin et c'est en partie une des clés de l'avenir des politiques culturelles des collectivités territoriales. Ces moteurs aujourd'hui sont nombreux :

- le début d'une culture politique de la coopération qui ne joue pas « commune vs intercommunalité »,
- l'arrivée aussi de nouveaux métiers de « coopérants culturels » ou les mots coordinateur, réseau, chef de file commence à prendre une dimension opérationnelle,
- le développement de dynamiques de projet où la contrainte économique (mutualisation, rationalisation) oblige les acteurs à penser et construire de la coopération.
- la dimension de plus en plus transversale de la conduite des politiques publiques : ou culture rime avec social, économie ou tourisme...

Comment fait-on de la coopération ?

A l'image de mon métier à tisser de tout à l'heure il s'agit donc de tisser des liens. Plusieurs liens, fils, conduites, navettes peuvent être mis en œuvre, en voici quelques-uns :

- **Les liens territoriaux** : la coopération culturelle comme socle du développement local et comme démarche de réinvention de nos territoires de vie. Celle qui pourrait exister dans la « coopération intercommunale » par exemple.
- **Les liens professionnels** : la coopération par filière, par métier qui organise les questions de la formation, de la création d'entreprise, de la transmission...
- **Les liens de mutualisation** : n'est-ce pas là le faux nez de la coopération ou un attendu qu'on lui donne à des fins de rationalisation ? La coopération doit aussi être la mutualisation des idées avant d'être celle des moyens.
- **Les liens de la coopération décentralisée** ou comment poser la question du savoir-faire et du partage en prenant en compte la situation différente de l'autre ?
- **Les liens du « commun »** : faire coopération, dans l'objectif de construire du commun, voire de l'intérêt général.
- **Les liens des réseaux** : faire réseau en mettant l'humain au centre.

Quelles sont les limites de la coopération ?

En fait sur cette question de la coopération tout ne va pas de soi. En paraphrasant Michel de Certeau⁵ je peux dire « la coopération culturelle est un combat » car elle se confronte à plusieurs forces qui peuvent être contraires. Là aussi une petite liste apparaît qui ne faudrait pas laisser grandir :

- La concurrence ou la mise en concurrence de l'offre culturelle et artistique est une de ces premières forces, surtout s'il elle se construit dans des partenariats publics privés ou des appels d'offres qui se font dans le dos du service public et de l'intérêt général.
- Les lieux culturels labellisés qui peuvent oublier dans leurs objectifs ce qu'est une véritable coopération territoriale.
- Les dynamiques sectorielles de certains réseaux qui ne regardent pas à côté.
- Les modèles économiques unidirectionnels et peu solidaires.
- Les relations associations collectivités locales qui modifient les acteurs culturels en les considérant comme des prestataires et la subvention publique comme une forme déguisée de marché public.
- Le jeu institutionnel qui n'accepte que ses modèles de coopération et a du mal avec les coopérations informelles, désordonnées et inventives...

La coopération, est-ce un enjeu pour la culture ? Qu'est-ce qu'elle a à y gagner ?

Parler d'enjeu, c'est se poser la question de savoir qu'est-ce que la culture et les acteurs culturels ont à gagner ou à perdre en coopérant ?

Elle a à y gagner une nouvelle éthique. Par la coopération la culture peut reconstruire un nouveau dialogue avec les habitants en les impliquant dans ses processus de coopération. Elle peut ainsi participer à un nouveau contrat social. La coopération culturelle croisée avec d'autres coopérations (sociales, éducatives...) doit ainsi s'inscrire dans une approche élargie qui prend en compte des processus de démocratisation dans l'esprit de répondre à des aspirations (démocratie participative). La coopération culturelle se doit de participer à la démocratisation de la démocratie.

Elle peut y gagner de nouveaux engagements pour les professionnels qui peuvent y trouver de nouvelles places de facilitateurs, de coordinateurs et de médiateurs : les métiers de la coopération culturelle.

Enfin elle peut y gagner de l'innovation, un renouveau pour sa structuration économique, une autre façon de penser, en particulier sa relation au numérique...

³ <http://le-rama.org/carole-le-rendu-lizee-enseignante-chercheuse-specialisee-dans-les-rh-dans-les-musiques-actuelles/>

⁴ https://www.senscritique.com/livre/Le_Livre_de_l_intranquillite/critique/1811762

⁵ <http://www.paalabres.org/politique/la-culture-au-pluriel/>

[Table-ronde « Les coopérations territoriales »]

Lancement de la table-ronde par son modérateur Vincent Lalanne, consultant et formateur

« J'aimerais savoir comment est arrivé ce principe de coopération autour de la production dans vos expériences respectives ? » : C'est par cette première question très directe que le modérateur de la rencontre s'est adressé aux participants du débat.

Réponse de Lucie Duriez, ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère)

Les acteurs culturels de l'Isère ont, pour ce qui les concerne, « suivi des précurseurs » en matière de coopérations territoriales. Un premier réseau ayant instauré les choses, DoMino a pris la suite en 2016. « On sentait un besoin de dialogue entre des compagnies, qui n'avaient pas toujours accès aux lieux, et ces mêmes lieux qui souhaitaient trouver le chemin pour rencontrer les artistes » a d'abord évoqué Lucie Duriez.

Trouver les moyens pour soutenir l'émergence est aussi l'une des raisons d'existence de DoMino. « Les membres du réseau ont vraiment le souhait de se mettre au service de projets qui ne sont pas les leurs. Ils ont à cœur d'être dans le conseil et l'accompagnement d'autres artistes ».

Très concrètement, le ticket d'entrée pour intégrer la coopérative se monte à 150 euros pour les artistes ou compagnies. Les lieux, quant à eux, doivent contribuer à hauteur de plus de 1000 euros. C'est par la mise en commun de toutes ces énergies que la coopérative a notamment la possibilité de lancer chaque année un appel à projet qui permet à une équipe artistique lauréate de bénéficier d'un soutien à la création de 10 000 euros.

« Ce qui est passionnant c'est la façon dont on partage le pouvoir, la décision artistique, l'expertise. Chaque décision se prend collectivement » a conclu Lucie Duriez.

Réponse de Jean-Noël Matray, chargé de projets à Côté Cour, scène conventionnée Jeune public (Doubs) et référent national de « Spectacles en Recommandé »

« Côté Cour a maintenant 29 ans » a resitué d'emblée Jean-Noël Matray. Précisant bien également que la diffusion en est son axe central, il a tenu à revenir un peu en arrière. « Dès la fin des années 1980 on a trouvé logique que ce soit à nous de nous déplacer et de faire venir les spectacles dans les villes. »

40 communes ou intercommunalités sont, presque trois décennies plus tard, en convention avec Côté Cour et pas moins de 150 représentations par an sont proposées au public. « On a su dès le départ que l'on ne pourrait pas faire seuls ». Les relais locaux sont alors naturellement devenus des alliés incontournables. « Aujourd'hui on a la maturité et avec le temps on a trouvé comment associer élus, enseignants et responsables associatifs dans les comités de programmation. »

Réponse de Laure Coutier, responsable Territoire à Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics (Finistère)

Interrogée quant à elle sur le *Projet Participatif* porté par Très Tôt Théâtre, Laure Coutier a tout de suite souhaité préciser que ce dernier « s'inscrit dans une histoire générale ». Celle-ci fédère

désormais une quarantaine de partenaires autour de différents temps forts.

Le premier d'entre eux est *Théâtre à tout âge*. Cette coopération en matière de diffusion a démarré en 2002. 25 partenaires font, seize ans plus tard, partie de l'aventure qui engendre un calendrier de 80 représentations sur le temps de l'événement.

La deuxième action qui a été mise en valeur par Laure Coutier dans son intervention est *La semaine de la petite enfance*. Celle-ci comporte également un volet de spectacles en diffusion (généralement au nombre de six) mais le but est aussi d'aller plus loin. « En partenariat avec la CAF nous proposons par exemple des ateliers parents-enfants et d'autres pour les professionnels de la petite enfance ». Le point fort de cette initiative est vraiment de parvenir à impulser des dynamiques locales. « Quand des médiathèques, des cinémas, des relais petite enfance entrent dans la boucle, cela crée des liens qui n'existaient pas auparavant. »

C'est enfin sur le *Projet Participatif* que s'est attardée Laure Coutier. A l'origine de celui-ci : « une attente forte au niveau de certains partenaires qui se sentaient vraiment dans le désir et la capacité de s'impliquer dans un processus plus long et plus exigeant. » Concrètement, cela donne *Le Grand Chut*, une aventure démarrée il y a plus de deux ans et qui fédère des volontaires autour d'un ambitieux projet sur le son.

« On a saisi au passage l'opportunité d'associer les écoles de musique et de danse du territoire » a évoqué Laure Coutier qui se réjouit de la « vraie diversité de partenaires » embarqués dans l'aventure. Céline Garnavo de la compagnie La Boîte à sel est à la manœuvre sur le plan artistique. « L'alchimie a tout de suite opéré et on peut vraiment dire que l'histoire s'écrit ensemble ». Quand il sera abouti *Le Grand Chut* sera à la fois un projet qui se fera in situ, mais il en ressortira aussi un spectacle qui pourra tourner de manière indépendante.

Réponse de Mélissa Rouzier, coordinatrice de « Croq' les mots, marmot ! » (Mayenne)

« Si on se penche sur l'historique de la manifestation, on se rend compte que la place de la coopération a été inhérente chez nous » a resitué d'emblée Mélissa Rouzier. Pour l'expliquer au public elle remonte pour ce faire à 2005, année marquée par la rencontre entre un libraire, une SCOP et un réseau lecture. « La première volonté de ces acteurs était de mettre sur pied un salon du livre pour les tout-petits. Mais au-delà de cela ils avaient surtout envie de valoriser, via un événement, tout ce qu'ils entreprenaient sur le terrain depuis plus de 10 ans. »

Une des forces de *Croq' les mots, marmot !* est d'avoir d'entrée de jeu permis de faire asseoir à une même table des acteurs culturels et des élus en grand nombre. Ces partenaires sont désormais au nombre de quatre-vingts. A leurs côtés, plus de quarante personnes s'impliquent et donnent de leur temps. « Depuis la première édition qui a eu lieu en 2006 on peut dire que la dimension collective a été forte. Et elle perdure depuis. »

La lecture partagée pour les 0-6 ans, l'éveil culturel et le lien avec les autres disciplines sont les trois principales composantes de l'ADN

de *Croq' les mots, marmot !* Ce temps fort qui a lieu tous les deux ans nécessite une organisation très solide. « Nous fonctionnons en commissions de travail. Chacune des dix que nous avons comprend aussi bien des agents des collectivités que des représentants d'associations, de la Bibliothèque Départementale, de la direction diocésaine, des bénévoles... »

Toutes ces coopérations permettent non seulement que s'organise en biennale la manifestation mais qu'elles aboutissent aussi à d'autres projets. « La commission scolaire, par exemple, a la charge de sélectionner vingt enseignants à qui nous pouvons faire bénéficier d'une formation autour du livre et de la petite enfance ». Autre point positif : un volet résidence d'artistes qui favorise la mise à disposition d'une enveloppe de 30 000 euros, permettant un pré-achat d'une vingtaine de dates à une compagnie lauréate. Enfin tout un pan de diffusion de spectacles est aussi à l'actif de *Croq' les mots, marmot !*

Autrement dit, une belle réussite. Qui incite d'ailleurs Vincent Lalanne à s'emparer du micro.



Reprise de la parole par Vincent Lalanne, consultant et formateur, modérateur de la table-ronde

« Il me semble bien que l'action culturelle dans toutes ses dimensions se retrouve dans ce qui vient d'être raconté et l'on ne peut que s'en réjouir.

Je réalise que l'on a beaucoup parlé « d'adhésion » à des projets ce qui m'incite à vous poser à tous les quatre la question de la graduation dans le degré des modes de coopération et de gouvernance. Décider ensemble n'est pas toujours simple, non ? »

Réponse de Lucie Duriez, ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère)

« Aujourd'hui DoMino représente trente partenaires dont une quinzaine de lieux ou de bureaux de production. Autrement dit, vu ce nombre, il a fallu passer beaucoup de temps en amont sur la question de la gouvernance. Savoir comment on va prendre des décisions c'est important avant de passer à l'acte.

A titre d'exemple on a décidé pour l'appel à projets que le critère que nous appliquerions serait " un argument positif = une voix ". Ceci pour permettre de faire émerger des surprises. On s'autorise aussi collectivement à se demander en quoi l'effet DoMino serait bien pour telle ou telle équipe. Une façon d'aller choisir des projets qui seraient peut-être un peu plus gratants que les premiers choix mais intéressants à valoriser. »

Réponse de Jean-Noël Matray, chargé de projets à Côté Cour, scène conventionnée Jeune public (Doubs) et référent national de « Spectacles en Recommandé »

« La prise de décision collective touche plusieurs niveaux » selon le chargé de projets à Côté Cour. La façon de faire les choix de programmation en est une première illustration. Invités à découvrir des spectacles en amont, les partenaires participent en effet en toute connaissance de cause à la réunion de programmation initiale qui se tient chaque année au début du mois de mars.

« On ne veut pas d'un one-man show de la direction artistique. C'est tous ensemble que l'on veut décider » insiste Jean-Noël Matray. Bien sûr cela occasionne parfois quelques réajustements : « il faut parfois que des gens abandonnent leur idée première, qu'ils acceptent de nous faire confiance et partent sur un autre choix que nous leur proposons ».

Quand après se pose la question des agendas et des conditions matérielles d'accueil, là encore c'est le dialogue qui prévaut. « Grâce aux relais locaux nous décortiquons toutes les situations. Toute l'année nous en avons un ou deux au téléphone chaque semaine ce qui montre bien l'implication de ces acteurs de terrain bénévoles. »

Même chose évidemment sur les aspects financiers, « les échanges sont constants et c'est ensemble que nous regardons ce sur quoi nous pouvons faire un effort par exemple. »

Jean-Noël Matray, invité à résumer d'une phrase ce qu'il vit avec Côté Cour n'a aucun mal à trouver les mots : « Voir comment tout cela bouillonne fait tellement plaisir ! Nous sommes devenus des amis au fil du

temps et des liens solides se sont tissés. L'enthousiasme et le plaisir de se retrouver : voilà ce qui compte pour nous ».

Réponse de Laure Coutier, responsable Territoire à Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics (Finistère)

« Chez nous aussi l'esprit d'accompagnement et de facilitateur est celui qui prévaut » a aussitôt renchéri Laure Coutier. L'équipe de Très Tôt Théâtre, qui joue le rôle de « coordinateur d'un processus global », le fait dans « un esprit de dialogue et d'ouverture ». Concrètement cela donne quoi ? « Chacun de nos partenaires choisit la couleur de ce qu'il veut qu'il se passe sur son territoire ». Quand aucune injonction n'est donnée et qu'une grande liberté est laissée à chacun, les choix se font tout naturellement. « Et il devient ensuite possible d'aller plus loin, comme par exemple d'inciter nos partenaires à collaborer entre eux » se réjouit Laure.

Réponse de Mélissa Rouzier, coordinatrice de Croq' les mots, marmot ! (Mayenne)

Organisée en biennale, la manifestation *Croq'les mots, marmot !* nécessite une solide organisation en amont. « Dix commissions, un comité de pilotage et un comité technique » sont en effet à la manœuvre comme l'a détaillé Mélissa Rouzier, soucieuse de préciser immédiatement que « chaque commission a un peu sa vie propre mais que chacune partage vraiment l'idée d'être toujours dans le consensus ». Un beau challenge quand on sait que chaque instance compte entre quarante et quarante-cinq membres. « Mais ça marche puisqu'à chaque nouvelle édition presque tous se réinscrivent pour siéger de nouveau dans la leur. »

Question en provenance du public

« Quels freins pointez-vous dans le système des coopérations ? Et plus globalement, à quels endroits vous réinventez-vous ? Et comment ? »

Réponse de Mélissa Rouzier, coordinatrice de « Croq' les mots, marmot ! » (Mayenne)

« En ce qui nous concerne, sur un projet d'une telle ampleur nous avons forcément certaines communautés de communes qui sont moins suiveuses que d'autres. Sur le terrain cela peut aussi se traduire par le fait que certaines équipes tiennent moins la route, pour des raisons diverses, et que cela a des conséquences pour porter *Croq' les mots, marmot !* sur leur territoire »

Réponse de Jean-Noël Matray, chargé de projets à Côté Cour, scène conventionnée Jeune public (Doubs) et référent national de « Spectacles en Recommandé »

« Sur le plan financier c'est la question du pot commun qui peut parfois soulever des interrogations. Nous avons fait le choix de ne pas faire de différence de financement pour tel ou tel spectacle : tout le monde s'acquitte de la même somme. Forcément cela peut en interroger certains.

Sinon, à notre échelle, il faut reconnaître que faire porter une programmation à vingt-cinq est assez épuisant. A chaque édition on repart de zéro, on recommence tout et on se dit parfois que ça pèse. Mais je me dis toujours que si on choisit de se compliquer la vie c'est assurément pour la rendre plus intéressante » !

Réponse de Lucie Duriez, ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère)

« Les limites que je vois concernent la question territoriale et plus précisément celle des égalités d'accès au système de la coopération. Sur la région Auvergne-Rhône Alpes qui va d'Aurillac à Annemasse c'est une question qui se pose vraiment car certains vont avoir plus de possibilités d'accès à des projets que d'autres.

Cela renvoie aussi à la problématique d'une taille limite à fixer. A DoMino, la question de savoir s'il y a un seuil au-delà duquel on ne pourrait plus collaborer pour la simple et bonne raison que nous serions devenus trop gros, se pose. Peut-on vraiment tous être DoMino ? Il faut s'interroger sans tabou. Car, si pour tous, les effets positifs sont de la connaissance et du dialogue, ferait-on du bon travail à plus de cent membres ? Et en même temps, si on ne peut plus grossir est-ce qu'on continuerait de remplir son objectif ? »

Relance de Vincent Lalanne, consultant et formateur, modérateur de la table-ronde

« Vous avez soulevé avec DoMino la question du problème que posent ces nouvelles grandes Régions en matière d'égalité d'accès aux coopérations territoriales. Pour corroborer vos propos on a pu entendre un témoignage relatif aux difficultés que peuvent également connaître des acteurs de Champagne-Ardenne pour travailler avec ceux de la Lorraine. Bien que désormais réunis au sein de la même Région Grand-Est, ils constatent que les choses ne vont pas de soi, que l'envie de se mettre en réseau n'est pas toujours si évidente et que, plus généralement, grandir ensemble n'est pas évident.

J'ai donc envie de vous demander comment évaluer une bonne coopération ? Et comment, vous, vous travaillez quand vous voyez que des freins et des limites se posent ? »



Réponse de Laure Coutier, responsable Territoire à Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics (Finistère)

« La principale difficulté est, il est vrai, souvent d'ordre politique. Quand il n'y a pas de souhait au départ on sait d'avance que cela va être compliqué de construire. Et si, en plus, se pose la question de l'équipement culturel, absent ou inefficace, cela empire les choses.

Le deuxième paramètre qui peut nous poser souci relève de la dimension des équipes chez nos partenaires. Certaines communes ont tout le personnel nécessaire mais parfois on réalise que venir avec un projet en plus à gérer fait peur à d'autres, plus petites ou moins bien loties.

Heureusement que la vraie envie de faire ensemble est partagée par tous. Il en découle une volonté de coopérer qui est forte et qui aide toujours à trouver des solutions. »

Réponse de Mélissa Rouzier, coordinatrice de Croq' les mots, marmot ! (Mayenne)

« Je vais rebondir sur le témoignage relatif à la question du portage politique. Sur une manifestation comme *Croq' les mots, marmot !* qui rassemble autour d'un même projet quatre collectivités territoriales elle est très prégnante.

Sinon, je rejoins également les confrères sur cette question du temps de réunion et de déplacement qui va croissant. Il m'arrive de me dire que nous devons tous être franchement motivés pour remettre cela tous les deux ans. Mais c'est le cas. »

Réponse de Jean-Noël Matray, chargé de projets à Côté Cour, scène conventionnée Jeune public (Doubs) et référent national de Spectacles en Recommandé

« Ce sentiment de toujours devoir recommencer nous l'avons aussi. D'autant que nous sommes tributaires des changements politiques. On a tout de même la satisfaction de se dire que plus de la moitié des villes qui étaient à nos côtés au début le sont toujours.

Je pense que ce qui fait notre force c'est notre état d'esprit, toujours fidèle à celui des origines. Bien sûr on nous demande souvent si nous ne souhaiterions pas avoir de lieu fixe pour y décliner la programmation. Mais on répond toujours que notre projet d'éducation populaire est bien celui de l'itinérance. Depuis le début on veut faire avec les gens et là où ils vivent. Cette philosophie perdure. »

Réponse de Mélissa Rouzier, coordinatrice de « Croq' les mots, marmot ! » (Mayenne)

« Quand Croq est passé en biennale après avoir été sous une forme triennale, on a pu se dire que c'était parce qu'une relation de confiance s'était installée et que le projet faisait consensus. Certes il y a toujours ce moment des bilans où un peu d'appréhension peut exister mais une fois passé le cap des quatre premières éditions on est plus serein. »

Réponse de Laure Coutier, responsable Territoire à Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics (Finistère)

« Ce qui me semble important est de toujours faire évoluer les pratiques. Autrement dit inventer sans cesse. Nous le faisons dans le domaine de la diffusion mais également à travers des projets liés à la petite enfance.

Plus récemment ce sont les projets participatifs que nous avons mis sur pied. Cela ne devient possible qu'avec le temps. Quand les habitudes de diffusion sont prises chez les partenaires, l'accompagnement peut se déplacer sur d'autres choses. L'essentiel étant bien sûr que l'envie de faire ensemble demeure. Et c'est le cas pour nous aussi. »

Réponse (complémentaire) de Bernard Le Noac'h, directeur Très Tôt Théâtre, scène conventionnée Jeunes publics (Finistère)

« Je pense qu'il faut rappeler aussi que ce qui fait que l'on n'est pas usé, c'est la place des artistes. Et plus ils viennent tôt nourrir les projets, plus il y a un vrai travail de collaboration.

Plus généralement on peut dire que malgré la fatigue engendrée, on est récompensé. On sème, on amène les gens à des découvertes et on y prend tous du plaisir. »



[La coopération et la collaboration]

Intervention conclusive et interrogative de Vincent Lalanne, consultant et formateur, modérateur de la table-ronde « Les coopérations territoriales » - TEXTE INTEGRAL

La résonance est une relation, une capacité à s'appropriier le monde. Elle est indépendante du contenu émotionnel. La résonance se produit quand les choses, les lieux, les idées, les gens que nous rencontrons nous touchent, nous saisissent ou nous émeuvent, et quand nous avons en retour la capacité de leur répondre de toute notre existence.

La qualité de notre vie dépend de la qualité de notre relation au monde. Une vie bonne est une vie riche en expériences de résonances et dotée d'axes de résonance stables.

Harmut Rosa est un penseur qui a théorisé la résonance qu'il décrit en trois axes :

- L'axe horizontal : les relations sociales : l'amitié, l'amour, la politique
- L'axe vertical : les relations transcendantes : la nature, l'art, la religion
- L'axe diagonal : les relations au monde matériel : les choses, les objets, le travail

Si on rapporte ces trois axes à notre sujet de la coopération, trois dimensions apparaissent qui peuvent être une forme de synthèse des échanges pendant cette table ronde :

Sur l'axe de la politique :

La dimension politique de la coopération s'est située dans nos échanges sur la dimension de la coopération intercommunale. Plusieurs points ont été abordés :

- La compétence intercommunale pour la culture et la concurrence qui existe entre les collectivités territoriales
- La ligne de partage entre les compétences communales et intercommunales qui se définit par la liste des équipements transférés mais aussi par la définition de l'intérêt communautaire en matière de projet culturel
- La question du portage politique du projet culturel dans cette coopération : chef de file, délégation, auto désignation ?
- La dimension territoriale (le seuil possible pour la conduite de projet en coopération) des nouvelles régions et de certaines intercommunalités
- La confiance qui paraît être l'élément moteur d'une bonne coopération en général.

Sur l'axe artistique de la coopération, plusieurs questions émergent de ces échanges :

- Comment la coopération favorise-t-elle l'interdisciplinarité ?
- Permet-elle une meilleure prise en compte de l'émergence artistique ?
- Quelle exigence demande-t-elle aux artistes ?
- Comment penser en particulier la programmation dans une démarche de coopération ?
- Quelle répartition favoriser dans la coopération entre création, diffusion et action culturelle ?
- La résidence est-elle un bon outil de coopération artistique ?

Sur l'axe du travail quelques caractéristiques sont ressorties :

- La coopération nécessite de faire un effort, de faire plus, amène peut-être une fatigue, une usure
- La coopération permet en tout cas d'aller plus loin et de communiquer autrement
- La coopération développe deux capacités : la facilitation et la pédagogie pour mieux se connaître et se faire comprendre et pour croiser des objectifs, des modes d'action, des propositions d'évaluation
- Elle nécessite donc tout à la fois de la coordination, de l'accompagnement et de la conduite de la gouvernance (les trois « métiers » de la coopération)



Lancement de la discussion par Vincent Lalanne, consultant et formateur, modérateur de la table-ronde « Les coopérations territoriales »

« Nous avons entendu plusieurs témoignages concernant les problèmes que peut poser, sur le plan des coopérations, l'existence de ces nouvelles Régions aux dimensions gigantesques. Prenons par exemple la Nouvelle-Aquitaine qui désormais est grande comme l'Autriche. La question des échelles de coopération se pose forcément compte tenu des distances à parcourir.

Si la loi NOTRe, relative à la nouvelle organisation territoriale, nous fait penser que les territoires d'avenir sont les Régions et les intercommunalités, ne pensez-vous pas que la question de la proximité de l'action publique est à soulever ? »

Remarque en provenance de la salle

« Si créer un réseau revient alors à en exclure certains, cela pose question, non ? »

Remarque en provenance de la salle

« On dit beaucoup que coopérer c'est faire ensemble. Mais est-ce qu'on pose vraiment la question à tous, et notamment aux artistes ? Je me demande si la coopération n'induit pas l'exclusion de toujours les mêmes ? »

Remarque en provenance de la salle

« La coopération cela fonctionne par paliers. Rappelons en ce sens toute l'importance des petites réussites qui mises bout à bout finiront par donner quelque chose. La coopération peut partir de petits sujets au départ et avec le temps on franchit des échelons, on élargit. On a réussi cela, c'est bien et cela donne envie d'aller un peu plus loin. »

Remarque en provenance de la salle

« La coopération c'est en effet quelque chose de vivant, qui n'est pas figé. D'ailleurs on remet son ouvrage sur le métier tous les ans vous en avez tous bien témoigné. »

Remarque en provenance de la salle

« Tous les projets évoqués sont passionnants, mais, nous les artistes où sommes-nous dans tout cela ? Comment pourrions-nous être plus présents ? Des artistes qui coopèrent sur un territoire pour inventer des projets cela existe dans beaucoup d'endroits. Mais il leur manque la relation aux programmeurs et aux structures. Comment faire pour être tous en symbiose et inventer des choses ensemble ? »

Remarque en provenance de la salle

« Il me semble important de nuancer et de dire que des choses existent sur ce plan. Si les artistes n'étaient pas là, on ne ferait rien, nous structures. Ce qui nous réunit c'est l'Œuvre et l'envie commune que nous avons de la défendre. »

Remarque en provenance de la salle

« La formation conjointe me semble être un espace de coopération qui compte mais on n'en fait pas assez je trouve. De même que le domaine de l'Education Artistique et Culturelle me semble être l'endroit où l'on peut agir ensemble. »

Remarque en provenance de la salle

« Se former ensemble est en effet une manière de faire aussi pertinente que le fait de se réunir pour échanger. La joie que l'on ressent quand on se rassemble dans ces espaces de formation est bien réelle. Les participants en ressortent non seulement heureux mais avec le sentiment de s'être ressourcés. »

Remarque en provenance de la salle

« Pour rebondir sur la question de la coopération entre artistes il me semble intéressant de sortir de nos frontières et de regarder l'exemple belge où l'on peut observer une porosité entre les compagnies qui est très pertinente. Cela semble inimaginable en France en raison de la personnalisation extrême du mode de financement des compagnies. Mais en Belgique des choses s'inventent. J'ai notamment en tête l'exemple d'un chargé de diffusion commun à plusieurs compagnies. Ils ont pu faire cela en fondant ensemble une association bruxelloise d'artistes, nommée *Les Allumés du Plat Pays*. Des pistes comme celles-là me semblent intéressantes. »

Lucie Duriez, modératrice des débats de la journée. Ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère), membre fondatrice de l'association DoMino, plateforme Jeune public de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Membre du Conseil d'administration de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France

Après s'être rapidement présentée, Lucie Duriez a pris soin de rappeler le titre de la journée de réflexion : L'adolescence à l'œuvre.

Une thématique vaste qui, selon elle « pourrait s'envisager du point de vue historique, sociologique, philosophique, psychanalytique ». En guise de propos introductif, c'est d'ailleurs « une psychologue clinicienne qui va se charger, via une intervention, d'ouvrir la discussion » a annoncé la modératrice.

Mais l'intérêt de ce colloque, a-t-elle également bien précisé, est que, « ce sont aussi des artistes qui vont réfléchir avec vous, avec nous, à leur endroit de connexion avec l'adolescence (en tant que concept), et les adolescents (en tant que personnes). Co-élaborateurs de leurs gestes artistiques, parfois destinataires, parfois sujets, toujours partenaires. »

Osant la question « et si l'adolescence était l'âge du NO LIMIT ? », la modératrice des débats a tout de suite nuancé avec cette observation : « des limites, pourtant, il y en a... ».

Entrer en relation avec des adolescents c'est en effet se trouver « à cet endroit fragile, sur le fil, entre notre responsabilité d'adulte et la prise d'autonomie propre à cet âge de la vie. Il est toujours question de la place des uns et des autres ».

Par un rapide petit retour en arrière, Lucie Duriez a tenu à inviter chacun à bien remettre les choses en perspective. « Même si nous nous intéresserons aux adolescents d'aujourd'hui, il est intéressant de se rappeler que la notion d'adolescence n'a pas toujours existé et que c'est bien une construction historiquement et socialement déterminée » a-t-elle resitué.

En France, elle émerge au XIX^{ème} siècle au sein de la bourgeoisie. « Avant cela, on passait directement de l'enfance à l'âge adulte. L'adolescent d'alors était uniquement de sexe masculin - les filles, elles, attendaient le mariage -, et issu de la classe bourgeoise - puisque dans les autres milieux sociaux les jeunes rejoignaient le monde du travail à la puberté ».

Et Lucie Duriez de poursuivre : « Médecins et pédagogues, imprégnés des idées rousseauistes, voient alors dans l'adolescence une période particulièrement critique, liée à la puberté. Les phobies qu'elle suscite sont d'ailleurs à l'image des hantises de l'ordre bourgeois : explosion de la sexualité d'une part et des révoltes ou des insubordinations lycéennes d'autre part. »

On comprend donc bien que « la vision de l'adolescence a ensuite évolué au fil du XX^{ème} siècle ». La généralisation du terme lui fera d'ailleurs englober non seulement les filles mais toutes les classes sociales. « La généralisation de la scolarisation et de l'encadrement des jeunes hors temps scolaire par les mouvements de jeunesse jouent aussi un rôle ».

Une chose intéresse tout particulièrement Lucie Duriez : « ce qui vient travailler en nous, pendant l'adolescence, toute la vie ». Autrement dit, à l'occasion de ce colloque, il peut être intéressant de se poser une multitude de questions : « Comment les adultes gardent en eux les questions de leur adolescence ? Comment cette période de la vie si particulière nous accompagne au quotidien ? Comment se connecte-t-on avec l'adolescent que l'on a été ? Comment continuons-nous (ou pas) de faire nôtres les révoltes de cet âge de la vie ? »

L'artiste semble avoir son mot à dire sur ce sujet, lui « qui garde les sains questionnements de l'adolescence ». Pour autant, il y a peut-être un revers de la médaille à cela : « Comment alors faire place aux ados d'aujourd'hui si nous nous revendiquons tous de l'adolescence ? » a pointé du doigt Lucie Duriez.

« De l'adolescence à l'œuvre, le chemin entre l'adolescence, les adolescents, et l'œuvre, l'art. Ce qui fait œuvre par / avec les adolescents et que nous avons à partager ensemble, toutes générations confondues... » : autant de pistes qu'il sera possible d'ouvrir en cette journée de colloque. Lucie Duriez propose d'ailleurs de démarrer celui-ci avec « une présence physique en plateau » de jeunes comédiens traversés par toutes ces questions.



LECTURE DU TEXTE
« ON NE PEUT RENDRE DOUCE LA PEAU DES HERISSONS »
DE KEVIN HOUEMONT

PAR LES JEUNES INTERPRETES DE LA COMPAGNIE DE LA TROISIEME METAMORPHOSE

Texte écrit pour les jeunes interprètes de la Cie de la Troisième Métamorphose
Accompagnement artistique : Hélène Weiszberg

PROJECTION D'UN FILM DOCUMENTAIRE SUR L'ADOLESCENCE
REALISÉ PAR DIDIER GRIGNON ET JORIS LE GUIDART
DE LA COMPAGNIE JAMAIS 203

L'adolescence vue par les principaux concernés

- « C'est l'âge bête »
- « On se vexe assez vite »
- « On ne veut rien entendre, on se croit les plus forts mais on n'est rien en fait »
- « On évolue, on change beaucoup, on prend conscience des choses »
- « On développe notre sens critique et on se forge pour l'âge adulte »
- « Ce n'est pas évident, on se transforme »
- « On n'a pas l'âge de faire ce qu'on veut »
- « Devenir adulte j'ai un peu hâte. Là on ne nous prend pas au sérieux, on ne nous écoute pas assez. Or on peut apporter quelque chose à un débat »
- « On se croit plus grand qu'on est, on obéit moins »
- « Vivement qu'on en sorte ! »
- « On a encore une part d'enfant en nous »
- « On a envie d'essayer plein de choses, d'être fort, d'être libre, de dépendre de nous-mêmes »
- « L'adolescence c'est beaucoup de recherches sur soi-même et très peu de confiance en soi »
- « Moi je trouve cela super. C'est le début de l'entrée dans la grande vie tout en étant petit et protégé par ses parents »
- « Faire des choix ce n'est pas simple »

Morceaux choisis de propos tenus dans ce film par des adolescents invités à parler d'eux et par des adultes questionnés sur ce que représente cet âge à leurs yeux.

L'adolescence vue par les adultes

- « Ce n'est pas facile à gérer quand on en a à la maison. C'est même le moment le plus difficile pour les parents »
- « Ils sont intrépides et ne respectent rien »
- « Il faut leur ouvrir les portes, leur permettre de découvrir, d'avoir un horizon le plus large possible »
- « Ils ont un besoin de s'exprimer mais ont l'impression qu'ils sont bridés »
- « Il faut leur accorder de l'attention et les guider. Essayer de les comprendre aussi »
- « Ils sont plus durs, plus exigeants et ils se manifestent plus que nous. Ils la ramènent beaucoup et ils râlent. Mais ils ont aussi plus de difficultés »
- « Tout dépend du contexte de vie dans lequel ils sont et qui a beaucoup d'importance à l'adolescence »

Introduction par Lucie Duriez,
modératrice des débats de la journée. Ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère), membre fondatrice de l'association DoMino, plateforme Jeune public de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Membre du Conseil d'administration de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France

« Soyez la bienvenue sur ce plateau, Cécile El Medhi. Vous êtes psychologue clinicienne. Depuis plus de 20 ans, vous exercez auprès d'enfants et d'adolescents. Vous avez travaillé auprès d'enfants atteints de cancers, puis en centre médico-psycho-pédagogique ainsi que dans un service adoption. Vous accompagnez des équipes Petite Enfance dans leur pratique professionnelle. Aujourd'hui vous exercez en libéral à Saint-Nazaire.

Depuis 2013 vous êtes engagée dans un travail de réflexion sur le théâtre jeunesse, vous animez des formations, faites un travail d'écriture. Vous signez des articles comme pour la revue *Regards* de l'association Nova Villa de Reims, et plus récemment, la postface d'une pièce de théâtre de Sylvain Renard intitulée *Hélio, enfant voleur d'immortalité*.

Vous participez à des projets de compagnies de théâtre. En ce moment, c'est la compagnie Eclats de Bordeaux qui vous sollicite pour sa prochaine création opératique sur *Le Livre de la Jungle*. Vous collaborez régulièrement avec le théâtre Athénor de Saint-Nazaire et Nova Villa de Reims.

Vous nous éclairez aujourd'hui sur l'état d'adolescence et nous vous en remercions. »

Intervention de Cécile El-Medhi, psychologue clinicienne – TEXTE INTEGRAL

« Leurs enfants après eux » de Nicolas Mathieu

Partons de l'actualité littéraire pour parler de l'adolescence : Nicolas Mathieu vient d'obtenir le prix Goncourt pour son roman *Leurs enfants après eux* publié chez Actes sud¹. Les héros sont des adolescents que l'on suit dans les années 90, au moment où ils sont assaillis par de nouvelles sensations, des sentiments et des désirs qui les débordent. C'est un livre politique aussi qui nous conduit dans une vallée de l'est de la France (à Heillange, on reconnaît Hayange, la ville des Hauts fourneaux) rongée par la désindustrialisation où s'annonce déjà la montée des populismes nourrie par la souffrance de ceux qui se sentent abandonnés par l'Etat et laissés-pour-compte de la mondialisation. Dans ce récit, nous suivons Anthony – 14 ans – au moment où sa vie se trouve chamboulée par l'adolescence. Pour Anthony : « Rien n'avait bougé, et plus rien n'était à sa place »².

Voilà comment Nicolas Mathieu parle du charivari de la puberté d'Anthony, ce basculement où l'enfant est poussé sur un terrain inconnu, après l'enfance : « Il n'y a pas si longtemps, il lui suffisait de se taper des popcorns devant un bon film pour être content. La vie se justifiait toute seule alors, dans son recommencement même. Il se levait le matin, allait au bahut, il y avait le rythme des cours, les copains, tout s'enchaînait avec une déconcertante facilité, la détresse maximale advenant quand tombait une interro surprise. Et puis, maintenant, ça, le sentiment de boue, cette prison des jours »³... « cette chaleur où il se trouvait pris, et ce corps étriqué, mal fichu, cette pointure 43 et tous ces boutons qui lui poussaient sur la figure »⁴

... « Il n'allait quand même pas finir comme son vieux, bourré la moitié du temps, à gueuler devant le JT ou à s'engueuler avec une

femme indifférente. Où était la vie, merde ? »⁵

Voilà comment Nicolas Mathieu rend compte de ce qui se produit pour Anthony. Mais c'est le cas aussi pour tout adolescent qui se trouve brutalement exilé de son territoire d'enfance :

D'une part, la consistance de l'Autre parental vacille. Toutes les petites fictions qui habitaient l'enfance (devenir une princesse ou un chevalier), les héros de l'enfance, en premier lieu les parents mais les autres aussi (La Reine des Neiges, les chanteurs Bigflo et Oli, Shimi et Danaël des *Légendaires* pour ceux qui connaissent la BD de Patrick Sobral) : tous ces héros sont destitués.

Anthony encore « il se sentait de moins en moins copain avec les manières de sa famille. Les siens, il les trouvait finalement bien petits, par leur taille, leur situation, leurs espoirs, leurs malheurs même, répandus et conjoncturels. Chez eux, on était licencié, divorcé, cocu ou cancéreux. On était normal en somme [...] Anthony, de plus en plus, s'imaginait supérieur, il rêvait de foutre le camp »⁶.

Les signifiants parentaux sous lesquels l'enfant pouvait se ranger, l'adolescent doit parfois s'en dégager pour se construire. *Cendrillon* de Joël Pommerat⁷ offre une belle illustration de cela. La jeune Cendrillon s'aliène aux dernières paroles qu'elle entend de sa mère, exigeant de sa fille qu'elle ne cesse de penser à elle après sa mort. Grâce à la rencontre avec la fée, Cendrillon sera délivrée de ce qui faisait loi jusqu'alors pour elle.

D'autre part, il y a le vécu intime du corps de l'enfant. La puberté c'est une irruption dans le corps de l'enfant (poils, barbe, seins, règles, boutons). Cette irruption vient bousculer, trouer son image corporelle et son existence. La sexualité existait déjà, sous une forme auto érotique, mais là, l'enjeu majeur de l'adolescence va vite devenir la rencontre avec l'Autre sexe et pour cela, l'adolescent va avoir à se situer sexuellement.

¹ MATHIEU Nicolas, « Leurs enfants après eux », actes sud, 2018.

² Ib.Ibid., p.22.

³ Ib.Ibid., p.114.

⁴ Ib.Ibid., p.9.

⁵ Ib.Ibid., p.116.

⁶ Ib.Ibid. ; p.11.

⁷ POMMERAT Joël, *Cendrillon*, actes sud, 2012.

Le rapport sexuel n'existe pas

La sexualité fait surgir une espèce de béance, puisque le langage, les mots, les signifiants, ne peuvent pas à eux seuls venir recouvrir ce qui se jouit dans le corps propre et ce qui peut se jouir entre les corps. La sexualité confronte à une béance dans le savoir, l'adolescent se heurte à un impossible, à un nouveau réel indicible. L'adolescent aura beau lire des livres d'anatomie appliquée, regarder des catalogues de la redoute (comme dans *Les beaux gosses* de Riad Sattouf) ou regarder des films porno, il n'en saura pas davantage sur ce qu'est un homme ou une femme et surtout comment devenir un partenaire pour l'Autre.

Pour tout sujet pris dans le langage, puisque nous sommes des êtres de langage, il n'y a rien dans l'inconscient, ni dans le discours de l'Autre, ni dans le dictionnaire, qui dise à un homme comment se comporter avec une femme ni à une femme comment se comporter avec un homme, ni à un homme comment se comporter avec un homme ou une femme avec une femme. Aucune loi naturelle ne vient dire comment on fait couple, comment on s'unit, comment on se quitte... et comment on remet ça, ou pas. On tombe toujours sur un os, sur l'altérité absolue du corps de l'Autre et Lacan en a fait un axiome sous la formule provocante : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Cela pour dire qu'il n'y a pas d'adéquation (on pourrait dire d'équation puisqu'il s'agit de rapport) entre un homme et une femme, mais il y a une jouissance rencontrée au niveau du corps propre, comme un élément pulsionnel nouveau qui jaillit dans le corps.

Le sujet ne jouit que de son corps, ou de son fantasme, ou de ses rêves, mais pas du corps de l'Autre. L'idéal du couple, c'est de la mythologie. L'Autre parental ne peut plus voiler ce réel-là : il n'y a pas de rapport sexuel. L'enfant est arrivé au monde comme un être désiré il va devoir advenir comme être désirant et affronter le « mystère douloureux qu'est le sujet pour lui-même »⁸. C'est-à-dire qu'il va devoir trouver sa formule à lui pour s'avancer dans le champ du désir, pour articuler le féminin et le masculin en lui, et là, nous avons à faire à toutes sortes de versions possibles dont certaines très contemporaines.

Les modalités contemporaines du désir

« J'suis bi » (bisexuel-le) est la réponse de certains adolescents. Être bi, pour pouvoir tout et éviter la question du manque est une version entendue assez souvent dans nos cabinets. S'avancer dans le domaine du passage à l'acte est devenu plus fréquent. Des collègues psychologues discutant de cela rapportaient cet exemple d'une jeune fille, bien comme il faut, parlant d'une de ses copines de classe en la désignant ainsi : « Elle fume et elle suce ». C'est un peu brutal, cru, et là, ce qui prévaut c'est le passage à l'acte. L'activité sexuelle est moins médiée par le fantasme qu'auparavant semble-t-il⁹.

C'est ce que nous entendons aussi dans la pièce de Kevin Houdemont *On ne peut rendre douce la peau des hérissons* quand Chloé s'adresse à Nico : « On s'envoie en l'air, on tire un coup, on baise, on nique. Avec un peu de chance, je grimpe aux rideaux avant que tu te vides les couilles ou bien que tu t'endormes. Et puis demain... demain, on n'en parle plus ! »

Ou alors l'angoisse domine le tableau et pour y parer, on surfe sur les réseaux, nouvelle modalité de rencontre hors corps, nouvelle modalité de lien social où dominent les relations de semblables à

semblables, il n'y a plus guère d'exception qui vaille. Tous amis sur Facebook ou Instagram ! Ou alors, on devient addict, ça au moins, ça soulage du désir. En étant dépendant d'un seul produit, l'amour, la sexualité, le travail, tout cela n'a plus d'importance.

Mais reste pour un grand nombre d'adolescents, la tourmente des questions liées à l'amour. Nous n'avons pas parlé d'amour encore, mais l'amour, c'est tout de même ce que les sujets humains ont trouvé de mieux pour recouvrir l'impossible, s'y substituer même. Les métaphores de l'amour permettent d'inscrire sa jouissance dans le symbolique. Ce n'est pas sans malentendu, méprise, jalousie, enfin bref, toutes les couleurs des sentiments humains, mais quand même, l'amour, on n'a rien trouvé de mieux.



⁸ MILLER Jacques-Alain, *Un début dans la vie*, Le promeneur, Gallimard, 2002, p.6.

⁹ Conversation rapportée avec Laurent Dupont par Marie-Hélène Brousse, In, *Adolescents, sujets de désordre*, éd. Michèle, 2016, p.170.

Louise : une version contemporaine de « Peau d'Ane » ?

J'ai suivi Louise pendant quatre ans à mon cabinet. Elle a 13 ans quand elle arrive pour la première fois, elle est en 4^{ème}. Elle vit avec ses parents.

A ce moment-là, il lui est de plus en plus difficile de se rendre au collège, elle se sent être « un objet de commentaires ». Elle m'explique que sa puberté est survenue assez tôt, dès la fin de l'école primaire, qu'elle a « des formes » et que « tout le monde la regarde », les filles comme les garçons. En 6^{ème}, elle était très à l'aise, en 5^{ème} elle faisait comme tout le monde - « j'étais un mouton » -, et maintenant, elle s'habille dans des vêtements amples, en noir, ses cheveux longs ramenés sur sa poitrine, elle se place au fond de la classe pour être certaine qu'on ne la regarde pas.

Un message téléphonique a récemment précipité son angoisse, et a amené sa prise de rendez-vous. Ce message était celui d'un garçon de sa classe, Alexandre. « T'es bonne, t'es bonne » lui disait-il. Alexandre est un garçon qui charme tout le monde, les filles, les professeurs et même les garçons l'apprécient. Il avait pris l'habitude de prendre les filles dans ses bras, y compris Louise - « c'était pour sentir ma poitrine contre son torse et moi j'avais pas » -.

Louise met tout en œuvre pour ne pas être regardée tant les regards sont pour elle intrusifs - « j'ai l'impression qu'on rentre dans mon intimité » - . Au collège elle se sent « coincée » parce qu'elle ne peut pas sortir de la classe - « on peut me dire des méchancetés, me toucher, j'ai l'impression qu'on joue avec moi, que je suis à leur merci, qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent » -. Elle évoque le « regard dégueu » d'Alexandre, la jalousie des autres filles à son égard parce qu'elle a « des formes », et son sentiment à elle, d'être très mal à l'aise dans son corps, très complexée par son acné, sa petite taille et ses « formes ».

« Moi, j'suis une romantique, j'aime bien les poèmes et les fleurs. Mais aujourd'hui, les garçons ils disent des choses dégueu' », « et puis quand j'en vois, ils sont gras, plein de boutons, avec un appareil dans la bouche, ils roulent des pelles aux filles, y'a d'la bave, c'est vraiment dégueu' ». Les métaphores de l'amour n'opèrent pas pour Louise, elles ne lui permettent pas de suppléer au non-rapport sexuel.

Un symptôme la fait particulièrement souffrir : elle transpire beaucoup depuis plusieurs mois dès qu'elle est au collège. Elle use de toutes les stratégies possibles pour masquer sa transpiration, tant elle se sent repoussante. Le pire pour elle, c'est le sport quand il faut aller au contact, prendre la main de l'autre, se toucher - « ils vont sentir que je transpire, je pue et ça va les dégoûter » -. Elle se sent et d'une certaine façon se veut repoussante pour éloigner d'elle le désir de l'autre.

Quand j'indique à Louise que dans le fond, ce qui lui cause tant de difficultés, c'est la rencontre amoureuse, elle me dit qu'en effet Alexandre lui plaisait, mais « si un garçon me plaît ou qu'il s'approche trop de moi, je le repousse, j'aime pas ça, je trouve ça envahissant ». Louise est divisée entre l'envie de plaire et la crainte d'être désirée. Elle ne consent manifestement pas à être la cause du désir d'un garçon.

Louise parle très souvent du regard que les autres portent sur elle,

se sentant déchoir comme objet dans le regard où l'Autre manifeste son désir, se sentant méprisée et rejetée. Elle a l'impression dit-elle que personne ne la regarde dans les yeux, mais qu'on regarde « ses formes » comme si elle était réduite tout à coup à un pur objet sexuel dont chacun pourrait jouir à sa guise.

Louise décrit un climat incestueux dans sa famille maternelle. Louise avance l'hypothèse que ses angoisses ne seraient pas étrangères aux angoisses de sa mère qui a toujours eu peur pour elle, a toujours craint une agression sexuelle, ne laissant pas sa fille sortir de la maison avant très longtemps.

Louise est en impasse pour trouver sa position sexuée d'avoir à être une femme. Louise est démunie face au réel qui la déborde, elle a honte, elle est dégoûtée et ne sait pas traiter la jouissance énigmatique qui l'envahit. Le sexe l'obsède en réalité. Elle est harcelée par ses pensées.

Louise est face à cette question : Qu'est-ce qu'une femme pour un homme en tant que partenaire sexuel ? Comment assumer une position féminine quand bien même rien ne peut rendre compte au niveau du signifiant du sexe féminin ?

Sa solution, elle va la trouver non sans mal dans le signifiant « mignonne » prélevé chez l'Autre. Au lycée, c'est ce qu'on lui dit, qu'elle est mignonne. Cela n'est pas sans l'interroger : c'est d'un bébé qu'on dit qu'il est mignon, mais est-ce bien la même chose quand il s'agit d'une jeune fille ? A la fin de sa psychothérapie, Louise avait le désir de tomber amoureuse, de vivre une histoire d'amour.

Pour se rendre compte du trauma que peut représenter la première expérience sexuelle pour une jeune fille, vous pouvez lire *Mémoire de fille*¹⁰ d'Annie Ernaux. Le lecteur sillonne deux années de sa vie, en partant de 1958, alors qu'elle était une jeune fille de 18 ans, monitrice d'une colonie de vacances dans l'Orne, et qu'elle y a fait « son entrée dans le sexuel pur »¹¹.

« Il dit "Déshabille-toi" [...] Elle n'a pas le temps de s'habituer à sa nudité entière, son corps d'homme nu, elle sent aussitôt l'énormité et la rigidité du membre qu'il pousse entre ses cuisses. Il force. Elle a mal [...] C'est comme s'il était trop tard pour revenir en arrière [...]. La suite se déroule comme un film X [...] »¹².

Cette première expérience va la ravager et elle cherchera jusqu'à ce livre, la possibilité de son écriture.

« L'éveil du printemps », Moritz

Ce n'est pas plus simple pour les garçons. Allons chercher du côté du théâtre pour l'illustrer. *L'éveil du printemps* est une pièce de Frank Wedekind¹³ publiée en 1891, rentrée récemment au répertoire de la Comédie Française (mise en scène de Clément Hervieu-Léger), censurée à l'époque pour pornographie. Quatre personnages principaux, quatre adolescents sont aux prises avec les métamorphoses de la puberté. Dans la bande, il y a Moritz, c'est de lui dont nous allons parler. Voilà un jeune garçon qui parle de ses premières sensations pubertaires avec Melchior son ami :

« - J'étais comme frappé par la foudre.

Son ami lui demande : - Tu as fait un rêve ?

Moritz : - Oui, mais très court... Des jambes en bas bleu ciel qui grimpaient sur un pupitre-franchement, j'ai cru qu'elles voulaient passer de l'autre côté. Je les ai à peine aperçues [...]

¹⁰ ERNAUX Annie, *Mémoire de fille*, éd. NRF, 2016.

¹¹ ERNAUX Annie, *ib. ibid.*, p.45.

¹² *ib. ibid.*, p.44.

¹³ WEDEKIND Frank, *L'éveil du printemps*, Actes sud, 1997.

- Si tu savais par quoi je suis passé depuis cette nuit-là ! [...]
- Une trouille infernale ! [...]
- J'ai cru que j'étais foutu, que j'avais une saloperie à l'intérieur [...]
- Déjà à 5 ans, je ne savais plus où me mettre quand quelqu'un sortait la dame de cœur, rien que son décolleté... Je n'en suis plus là. Aujourd'hui par contre, je ne peux même plus parler avec une fille sans me mettre à imaginer des trucs ignobles »¹⁴.

Voilà comment Moritz parle de son émoi qui le déborde. Pour lui, c'est l'enfer. Son ami Melchior tente de l'aider en lui fournissant un traité d'anatomie, mais Moritz répond :

- « J'ai lu le dictionnaire de A à Z. Des mots, des mots, rien que des mots ! Pas la moindre explication claire. Ah, cette pudeur ! Rien à foutre d'un dictionnaire qui ne répond pas aux questions élémentaires sur la vie »¹⁵.

Il ne suffit pas de transmettre une connaissance pour obtenir un effet de savoir chez un sujet. L'éducation n'y suffit pas. Cela pose la question de l'initiation. L'initiation, ce n'est pas la même chose que l'éducation, car dans l'initiation, le sujet va « s'enseigner lui-même à partir de ce qu'il rencontre »¹⁶. Et la démarche initiatique interpelle le sujet au niveau de son désir, pas au niveau d'un savoir.

Moritz lui, reste en panne, affolé par un réel qu'il ne peut pas supporter, ni nommer. Il ne peut inventer aucune solution pour combler ce trou dans le réel et assumer un désir.

Face à cette vérité nouvelle – qu'il n'y a pas de rapport sexuel – Lacan dit quelque chose d'important :

« C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange »¹⁷.

Moritz ne peut pas faire ce pas décisif qui lui donnerait accès au désir. Il ne peut pas se déranger comme le dit Lacan. Il se suicide. Supporter le hors sens de l'existence ne va pas de soi, il faut trouver sa formule, lier le corps à la parole, inventer sa manière d'être au monde.

Les noces avec la mort

A ce stade, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur un phénomène contemporain qui touche notre jeunesse et qui est sans doute en partie à la source de l'intérêt que nous lui portons aujourd'hui. C'est le furieux désir de sacrifice¹⁸ qui occupe une partie de la jeunesse, celle qui part faire le jihad en Syrie ou ailleurs. On ne peut pas se contenter d'explications sociales pour expliquer la cruauté de la jouissance, c'est le parti pris de Fethi Benslama dans son ouvrage.

Le CNAPR, Centre National d'Assistance et de Prévention de la Radicalisation a enregistré en 2015, 1000 signalements. En 2016, on était à 8250. 2/3 des personnes radicalisées ont entre 15 et 25 ans (Source : Fethi Benslama, p.32 et 33).

Historiquement, et en résumé si l'on suit Fethi Benslama¹⁹, 1924 marque la fin de l'empire ottoman, l'abolition du califat autrement dit

du principe de souveraineté en islam et la fondation du premier Etat laïque en Turquie. Or, « les traumatismes historiques ont une onde de propagation très longue, surtout lorsqu'une idéologie les relaie auprès des masses pour constituer un idéal préjudicié »²⁰. En réponse au préjudice subi par ces défaites successives, l'islamisme promet le rétablissement du califat par la défaite des Etats nations, sa visée fondamentale étant « la subordination du politique au religieux »²¹.

Pour comprendre le contexte français actuel, suivons maintenant les propos de Jacques-Alain Miller dans son introduction aux quatrièmes Journées de l'Institut psychanalytique de l'Enfant. Il y parle des « mutations de l'ordre symbolique », à savoir, « la déchéance du patriarcat » initiée dans les années 60 et « la destitution de la tradition ». Auparavant, nous dit-il, « un discours des classes populaires disait ce qu'il fallait faire pour être un "type bien" et "une fille bien". Tout cela a été érodé, s'efface progressivement. Il y avait aussi un discours comme ça dans les classes moyennes, il y en avait un dans la bourgeoisie, ce n'était pas le même exactement évidemment dans l'aristocratie. Tous ont été abrasés »²². Ce n'est pas sans créer un malaise pour les sujets d'aujourd'hui.

Alors voilà ce que Jacques-Alain Miller nous dit de l'introduction de l'islam puis de l'islamisme dans ce contexte. Il dit que « l'islam, lui, n'a pas été comme le judaïsme et le christianisme intimidé par le discours de la science »²³. Et surtout, face à la vacuité d'une identité qui vacille notamment à cette période de l'adolescence, l'islam répond et « dit ce qu'il faut faire pour être une femme, pour être un homme, pour être un père, pour être une mère digne de ce nom [...] Il prescrit une stricte séparation des sexes, destinés à être élevés, éduqués séparément et de façon hautement différenciées »²⁴. Avec cette particularité qu'Allah : « ce n'est pas un Père. Allah, c'est le Un [...] C'est un Un absolu, sans dialectique et sans compromis »²⁵.

Alors se radicaliser, ce serait s'identifier au désir d'Allah, jusqu'à parfois se sacrifier, se faire l'agent d'une volonté de mort. Jacques-Alain Miller distingue à ce sujet le sacrifice du chrétien de celui du kamikaze. Dans le christianisme, « je me prive, je me castre, je suis grand parce que je me suis dévoué à la cause perdue »²⁶. Dans l'islam, « je coupe la tête de l'autre et je suis dans le narcissisme de la cause triomphante »²⁷, pas de la cause perdue.

Fethi Benslama l'explique très bien dans son livre : dans ce moment de transition adolescente, qui est une transition subjective qui ouvre à la béance identitaire pour certains, l'islamisme offre de donner de l'être (Suprême) à une existence rompue ou menacée de rompre. Et de manière étonnante, il en résulte pour les personnes radicalisées, une sédation de l'angoisse dit-il, « le sujet cède à l'automate »²⁸, la souffrance de l'adolescent est tout à coup convertie en « formations de psychologie collective : hallucination à plusieurs, multiplication des rituels, contagion comportementale,

¹⁴ Ib.lbid., p.12-13.

¹⁵ Ib.lbid., p.13.

¹⁶ PAGE Christiane et JODEAU-BELLE Laëtitia, Le non-rapport sexuel à l'adolescence, Théâtre et cinéma, Presses universitaires de Rennes, 2015, p.68.

¹⁷ LACAN Jacques, Ecrits, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, éd. Seuil, 1966, p.521.

¹⁸ BENSLAMA Fathi, Un furieux désir de sacrifice, le surmusulman, éd.Seuil, 2016.

¹⁹ Fethi Benslama est Membre de l'Académie Tunisienne, psychanalyste et professeur de psychopathologie clinique à l'université Paris-Diderot.

²⁰ Ib.bid., p.95.

²¹ Ib.bid., p.69.

²² MILLER Jacques-Alain, Texte d'orientation des journées, *Après l'Enfance, En direction de l'adolescence*, éd. Navarin, 2017, p.23.

²³ Ib.Ibid, p.25.

²⁴ Ib.lbid, p.25.

²⁵ Ib. Ibid., p.25.

²⁶ Ib.lbid, p.27.

²⁷ Ib.lbid., p.28.

²⁸ BENSLAMA Fethi, Un furieux désir de sacrifice, le surmusulman, éd.Seuil, 2016, p.48.

suggestion et obéissance aveugle »²⁹. Le sujet radicalisé devient le vengeur de l'idéal, « le vengeur de la divinité outragée »³⁰.

Ce qui frappe Fethi Benslama, c'est que les jeunes qui veulent mourir dans le jihad en parlent « comme si la mort allait leur permettre de se réveiller de la vie »³¹. Nous sommes passés dit-il « d'une époque où on voulait changer le monde à une autre où on veut en sortir »³².

Parmi ces jeunes radicalisés, une étude a montré que 40 % d'entre eux présentaient des troubles psychiques graves³³. Mais cela pose la question des 60 % restant. Est-ce « la banalité du mal » dont parlait Hannah Arendt ? Cela nous renvoie aux affinités paranoïaques de l'Homme. Lacan en parle dans son célèbre article sur le stade du miroir : l'Autre est toujours un rival potentiel. A chacun, là encore, de ne pas se faire prendre dans le lien paranoïaque à l'Autre.

La radicalisation est quoiqu'il en soit le signe d'un désastre subjectif. Dans le travail avec ces jeunes aux prises avec la pulsion de mort, nous avons à « forger le mot qui délivre le sujet de la tentation de passer à l'acte »³⁴. Ces jeunes sont considérés comme dangereux, il s'agit de ne pas s'en tenir là ; mais plutôt « de prendre en considération leurs propres peurs »³⁵. Car foncièrement c'est de leurs peurs dont il s'agit.

Une issue normale à l'adolescence

Mais, comment parler d'une issue « normale » de l'adolescence, d'une adolescence qui ne serait pas en impasse ? La psychanalyse répond en disant qu'il s'agit de se construire un Idéal du Moi. Qu'est-ce que c'est l'Idéal du Moi ? C'est une perspective dans laquelle je peux me retrouver et qui se constitue à partir de l'héritage de la fonction paternelle. Prenons l'exemple donné par Alexandre Stevens lors d'une conférence donnée à Angers en 2016, indiquant que l'Idéal du Moi serait comme dans la chanson Rosa de Jacques Brel :

« C'est le tango des forts en rien
Qui déclinent de chagrin
Et qui seront pharmaciens
Parce que papa ne l'était pas »

Dans *Leurs enfants après eux*, vous l'avez l'Idéal du Moi, chez une des jeunes filles, Stephanie. Elle est fille de « parents petits bourgeois, démerdes et sans trop de culture ». Son père, avait eu tout à coup une exigence au moment de son adolescence, c'est qu'elle ait son bac avec mention, sans quoi elle n'aurait rien après, ni voiture, ni vacances, rien. Elle décide qu'elle serait parisienne, c'est son Idéal du Moi « Je vais me casser. Dès que j'ai le bac, je me tire d'ici »³⁶.

Alors le père, ne le caricaturons pas du côté du père autoritaire, interdictif. Le père freudien était plutôt le père qui dit non, mais le père lacanien, lui, est un père qui dit oui. Concluons aujourd'hui sur l'importance d'un père qui dit oui, c'est-à-dire que pour l'adolescent, c'est très important d'avoir un père qui atteste de la valeur d'une invention, d'un choix. Le père qui dit oui c'est celui qui reconnaît la valeur de ce que l'adolescent veut. Il humanise la loi en rendant le désir possible. La fonction du père serait celle-là, de dire oui, et cela prend la dimension d'un acte.

TEMPS D'ECHANGE AVEC LA SALLE

Invitation aux échanges par Cécile El-Mehdi, psychologue clinicienne, intervenante sur la matinée et chargée de la conclusion de la journée

« Avec les adolescents je pense qu'il faut réfléchir aux points d'appui qu'ils vont trouver dans leurs quêtes. Et je crois qu'il faut qu'ils trouvent un point doux. Le théâtre peut être celui-ci. Il faut leur permettre de se voir dignes. Car ils sont dignes de respect. »

Intervention de Lucie Duriez, modératrice des débats de la journée. Ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère), membre fondatrice de l'association DoMino, plateforme Jeune public de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Membre du Conseil d'administration de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France

« On sent tout de même que c'est difficile aujourd'hui de border ses désirs et que le besoin d'être toujours dans le plus de possibles l'emporte. Il y a comme un mouvement de fond qui fait que l'on refuse d'avoir des limites. Peut-être que ce qui a été évoqué sur la radicalisation en est une illustration. »

Réponse de Cécile El-Mehdi, psychologue clinicienne

« Attention tout de même car dans la radicalisation les adolescents cherchent justement un cadre ultra verrouillé. »

Remarque en provenance de la salle

« Pouvez-vous nous en dire davantage sur ce que vous avez expliqué concernant cette perte des repères traditionnels qui fait qu'on ne sait plus très bien comment être "un type bien" ou "une fille bien" de nos jours ? »

Réponse de Cécile El-Mehdi, psychologue clinicienne

« Après le déclin de la figure du père vous n'avez plus une figure qui l'emporte au-dessus des autres. De la même manière la religion est beaucoup moins une référence qu'avant. C'est donc comme si tout cela avait été balayé. Cela a pour conséquence qu'on se réfère beaucoup plus à soi-même maintenant.

Avant, si on venait des milieux populaires on savait ce qu'il fallait faire. Même chose si on était issu de la bourgeoisie. Aujourd'hui on ne sait plus trop et c'est une mutation sociale très importante.

Prenons également le cas de l'usage de plus en plus courant du mot "parentalité". Là encore cela engendre l'idée qu'on n'est plus aussi distinctement père ou mère, mais parents. Dans nos cabinets on mesure les conséquences de tout cela. »

²⁹ Ib.Ibid, p.49

³⁰ BENSLAMA Fethi, Ib.Ibid, p.55.

³¹ Ib.Ibid, p.61.

³² Ib.Ibid, p.62.

³³ BENSLAMA Fethi, « Non la déradicalisation n'est pas un échec », *Le Monde*, 27 février 2017.

³⁴ MARTY Marie-Cécile et POURTAU A, *Adolescents de l'illimité*, Chronique sociale, 2015, p.14, cité In *Après l'Enfance*, éd. Navarin, 2017, p.141.

³⁵ MARTY Marie-Cécile, *Après l'Enfance*, éd. Navarin, 2017, p.142.

³⁶ MATHIEU Nicolas, Ib.Ibid, p.121.

[Table-ronde « Réel et imaginaire »]

LECTURE D'UN EXTRAIT
DU TEXTE « L'ENFANCE
DANS UN SEAU PERCE »
DE SONIA RISTIC

PAR ANNABELLE SERGENT
(COMPAGNIE LOBA)
ET LAURENT MAINDON
(THEATRE DU RICTUS)



Lancement de la table-ronde par Lucie Duriez, modératrice des débats de la journée. Ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère), membre fondatrice de l'association DoMino, plateforme Jeune public de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Membre du Conseil d'administration de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France

« Nous le constatons, les enfants et les adolescents ont un désir fort d'être dans le réel. Ils sont aussi dans une quête de vérité.

Ce matin, on peut alors essayer de se demander tous ensemble comment, dans un monde complexe - et suralimenté en informations de toutes sortes - les projets artistiques que vous menez amènent-ils un partage du réel par le sensible ? Mais aussi comment ces projets ouvrent des espaces de dialogue et permettent de faire face au réel ? Comment, enfin, écrire depuis le réel ? Autrement dit, comment l'imaginaire peut nous y aider et quels détours peut-on emprunter ?

Autour de moi pour en parler nous avons des artistes. Chacun et chacune d'entre vous partez du réel et le transformez avec votre médium artistique : la langue, le corps, l'objet. Je vais me permettre de vous présenter un par un.

Martial Anton vous êtes aujourd'hui metteur en scène, comédien et marionnettiste, co-directeur artistique de la compagnie Tro-Héol. Celle-ci a été fondée en 1995 et est désormais installée dans le Finistère. Vous créez des spectacles tenant à la fois du jeu d'acteur et du théâtre de marionnettes. Ceci à destination d'un public intergénérationnel, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Votre dernier spectacle *Le complexe de Chita* est un nouveau-né, créé en fin de semaine dernière.

Annabelle Sergent vous êtes la directrice artistique de la Cie Loba. Vous êtes à la fois metteuse en scène, interprète et autrice de vos spectacles. Issue des arts du récit, vous mêlez intimement écriture textuelle et écriture de plateau. Entre 2006 et 2015 vous avez créé une trilogie à partir des grands récits qui traversent l'enfance, à destination d'un tout public.

Vous êtes engagée dans un cycle de travail sur la place des enfants dans les conflits armés, avec *Waynak* (texte de Catherine Verlaguet) et *Shell-Shock* avec Magali Mougel, que nous entendrons cet après-midi sur la deuxième table ronde.

François Stemmer vous êtes le directeur artistique de la compagnie François Stemmer qui se définit par le sous-titre théâtre/danse/adolescence. Comédien et photographe, vous fondez votre compagnie en 2012 à l'issue d'un travail photographique sur l'adolescence. Depuis lors dans vos créations vous explorez la poésie de l'adolescence, par la parole (notamment l'écriture

d'Arthur Rimbaud) et le travail corporel et chorégraphique. Votre prochaine création *Je est un/une autre* abordera la question de la transidentité.

Sonia Ristic, vous êtes autrice et metteuse en scène. Nous venons d'entendre des extraits d'un de vos textes, *L'Enfance dans un seuil percé*. Née à Belgrade, vous avez grandi entre l'ex-Yougoslavie et l'Afrique. Vous vivez à Paris depuis 1991, vous y avez fait des études littéraires et théâtrales, qui vous ont amené à travailler comme comédienne, mais aussi avec des ONG sur des questions de droits de l'homme et des conflits en ex-Yougoslavie.

Vous avez créé votre compagnie Seulement pour les fous. Depuis 2007 vous avez publié une vingtaine de pièces dont beaucoup ont été montées ou mises en ondes. Bien souvent ces textes abordent des questions politiques, liées à la question de la guerre, des migrations.

Ma première question s'adresse à vous quatre et elle est très simple : quel est votre endroit de rencontre avec l'adolescent ?



Sonia Ristic, par exemple, peut-on dire que vous écrivez pour ou avec eux ?

Réponse de Sonia Ristic, autrice

Rappelant d'abord que l'envie d'écrire naît souvent « d'un parcours d'accidents et de hasards » Sonia Ristic a d'abord tenu à faire un bref retour en arrière : « Avant tout j'avais un vif désir de me raconter des histoires à moi-même. Et à ce moment-là je ne pensais absolument pas me concentrer sur un type de public précis. »

Selon elle, c'est « le hasard » qui a voulu qu'elle se tourne vers les adolescents. « Mon premier texte a été publié dans une maison d'édition spécialisée jeunesse et beaucoup de classes s'en sont alors emparées. » Et Sonia Ristic de citer Fabrice Melquiot pour appuyer son propos : « Il dit qu'il n'écrit pas pour les enfants mais à

partir de l'enfance. Moi c'est pareil mais avec l'adolescence. »

Pournourrir son inspiration, Sonia Ristic dit se souvenir constamment « autant de la lectrice que de la spectatrice passionnée » qu'elle était jadis. « Cette échappée dans le monde imaginaire était vital pour moi. C'était même ce qui me tenait. C'est donc peut-être pour retrouver ces sensations là que je me suis retrouvée à écrire pour des adolescents.

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Comment parlez-vous du réel d'aujourd'hui ? On voit dans vos textes que vous soulevez beaucoup de questions d'ordre géopolitique mais vous les traitez en ayant recours à des ressorts poétiques il me semble »

Réponse de Sonia Ristic, autrice

C'est en évoquant son propre parcours de vie que Sonia Ristic, qui a grandi en ex-Yougoslavie, a répondu à cette question. « Je suis totalement nourrie du fait qu'au moment où je suis devenue adulte, à 18 ans, le pays dans lequel je suis née a cessé d'exister après la guerre des Balkans. Comme ça, du jour au lendemain. Or tout ce qui me définissait était en lien avec ce pays. On peut donc comprendre que ce soient les grands thèmes géopolitiques qui sont venus me chercher et non l'inverse. »

Ce n'est donc pas un hasard si le travail de Sonia Ristic se nourrit de ces deux aspects qu'elle revendique : le rapport entre mémoire et langage mais aussi le rapport entre destin collectif et parcours individuel. « Je me suis retrouvée à me demander très jeune comment j'allais pouvoir continuer ma propre histoire alors même que j'étais plongée dans un monde mouvant, changeant et violent. »

A la question « qu'est-ce qui s'offre comme idéal possible ? », Sonia Ristic a trouvé sa réponse dans la fiction. « La lecture de romans, l'expérience de spectatrice m'ont tellement personnellement aidée

que c'est peut-être pour cela que je suis aujourd'hui à cet endroit-là » a reconnu l'autrice avant de conclure : « Tout ce que j'écris, même si cela reste de la fiction, cela s'ancre dans le monde. »

Question de Lucie Duriez, modératrice

« Vous, Martial Anton, pouvez-vous nous éclairer sur votre endroit de rencontre avec les adolescents, votre médium étant le théâtre pour ce qui vous concerne ? »

Réponse de Martial Anton, metteur en scène

« En écoutant Sonia Ristic j'ai trouvé beaucoup de correspondances avec mon propre parcours intime comme avec mon parcours de créateur » a d'abord reconnu Martial Anton. Lui aussi admet en effet travailler depuis sa « propre adolescence ».

Depuis plus de vingt ans ce metteur en scène se passionne notamment pour « ce tout début de l'adolescence où l'enfant est encore fort en l'individu, notamment par sa puissance imaginaire. » Pour autant, à cet instant « toutes les interrogations du réel frappent à la porte. Le jeune ne cesse de se demander « quel adolescent je vais-être ? qu'est-ce que va être ? »

Spontanément le metteur en scène qu'il est se porte donc « vers des histoires qui abordent l'enfant-adolescent en devenir qui se retrouve face à des situations qui le dépassent ».

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Votre point de départ narratif est souvent un événement traumatique ou un fait divers glaçant. Quand vous l'abordez via ce médium artistique qu'est la marionnette est-ce dans le but de permettre une confrontation différente avec le réel ? »



Réponse de Martial Anton, metteur en scène

« La marionnette permet deux choses : raconter des histoires absolument folles avec des moyens modestes. Mais aussi inviter le spectateur à faire un travail de projection » a détaillé le metteur en scène. Sa joie n'est jamais plus grande que quand il joue devant des salles où tous les âges sont représentés. « L'intergénérationnel et le transgénérationnel sont nos chevaux de bataille. Avec la marionnette chacun peut trouver selon son âge sa propre porte d'entrée dans une histoire, et c'est ce qui est merveilleux. »

Avec les adolescents, Martial Anton observe toutefois un phénomène bien particulier : « Ils sont étonnés de ressentir des émotions fortes grâce à la marionnette. Et celles-ci seront multiples puisqu'à la peur pourront se combiner la joie, l'espoir, le réconfort... »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Concernant les limites auxquelles renvoie le titre du colloque, que pouvez-vous nous dire des vôtres en tant que créateur ? »

Réponse de Martial Anton, metteur en scène

« La censure et l'autocensure sont deux limites que je ressens comme étant de plus en plus fortes » a répondu sans hésiter le chef de file de la compagnie Tro-Héol. Créer est en ce sens une forme de résistance : « Nous on se dit qu'on va continuer de pousser les limites, de raconter des histoires comme on en a envie et en prenant en compte la manière dont elles nous parlent à nous. »

Mais le lien avec le public reste évidemment au cœur de la démarche. « Nous sommes convaincus que c'est par la sincérité que l'on peut entrer en relation avec le spectateur quel que soit son âge. »

La marionnette est selon Martial Anton un formidable moyen pour cela : « Elle a cette puissance métaphorique qui permet d'emmener plus doucement le spectateur dans des zones d'inconfort. On va alors pouvoir aborder des sujets difficiles comme le harcèlement, la maltraitance, le monde tel qu'il devient... Notre but est de raconter des histoires où les personnages sont placés dans des situations où ils vont devoir dépasser leurs propres limites pour faire face à l'insupportable. Et c'est la marionnette qui va permettre cette transposition. »

Question de Lucie Duriez, modératrice

« François Stemmer vous vous situez à un autre endroit de rencontre avec l'adolescence puisque c'est le corps réel qui est au cœur de votre propos artistique. Et l'on peut noter aussi l'influence forte d'Arthur Rimbaud dans votre travail. »

Réponse de François Stemmer, metteur en scène

« Le premier adolescent qui m'a fasciné est en effet Arthur Rimbaud » avoue volontiers François Stemmer. C'est à l'occasion d'un travail photographique mené avec des adolescents que lui est venu l'idée de faire dire les mots du poète à ces jeunes qu'il côtoyait. « Je trouve qu'ils sont dramatiquement d'une puissance naturelle énorme. Un jeune de 16 ans qui déclame Le Bateau ivre est bouleversant. J'en ai vu certains qui pleuraient au bout d'une cinquantaine de vers alors qu'ils ne comprenaient pas tout. »



A partir de là, François Stemmer décide donc de partir des adolescents qu'il a en face de lui pour monter des pièces touchant au théâtre, à la danse, à la performance. « Ils développent souvent sur ce qu'ils ont de plus intime, ils vont loin, ils se dévoilent ». Le processus de création proposé pousse visiblement à cela. « On vit dans une bulle de 10 heures à 18 heures. Je me nourris de tous les moments vécus, y compris ceux où les jeunes ne font rien ou alors ceux où ils se lâchent totalement » a relaté François Stemmer.

Pour lui c'est l'authenticité des adolescents qu'il faut respecter. « Je pars des personnes avec qui je suis, je ne cherche pas à les faire tricher. Si par la parole c'est difficile, je passe par le corps. Mon but est qu'ils prennent toujours du plaisir à être là. Je souhaite qu'on respecte ce qu'ils sont, qu'on ne les force pas, qu'ils ne cherchent pas à se changer ou à se métamorphoser. »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Vous pensez donc que l'on peut arriver à être au plus près du réel par autre chose que par la parole ? »

Réponse de François Stemmer, metteur en scène

« Comme je le disais, cela peut être par la danse pour certains. Il faut surtout laisser les adolescents libres de trouver leur propre chemin. »

Question de Lucie Duriez, modératrice

« Au sein de la Compagnie Loba, vous avez pour votre part, Annabelle Sergent, également abordé la question du détour par la métaphore. Pouvez-vous nous en dire plus ? »

Réponse d'Annabelle Sergent, interprète et metteuse en scène

Pour celle qui a « longtemps fait des spectacles seule en scène, sur plateau nu » il y a toujours eu la certitude que « c'est par la langue que les choses se passent ». Le conte, transportant les spectateurs dans un monde imaginaire, libère et emporte très loin.

Pour autant les attentats de septembre 2015 ont fortement marqué Annabelle Sergent et engendré en elle de profondes interrogations. « Le réel s'est mis à débouler de façon extrêmement brutale à une époque où, moi, je racontais toutes ces fables. Je me suis demandée comment j'allais pouvoir continuer. Et l'évidence s'est imposée à moi : je n'allais pas pouvoir poursuivre sur la métaphore. J'arrivais visiblement à la fin d'un cycle. »

De là sont nées des propositions artistiques « visant à s'approcher au plus près de ce qu'est la violence du monde. »

En ayant « recours à une plongée dans l'écriture du réel », Annabelle Sergent s'est donc mise à aborder des thèmes comme la guerre ou l'exil. Mais la métaphore n'a pas pour autant disparu de sa boîte à outils. « Pour parler de la violence on est bien obligé de passer par elle sinon on fait du théâtre-documentaire et moi ce n'est pas ce que je veux faire. »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« L'adresse aux adolescents a-t-elle selon vous une spécificité ? »

Réponse d'Annabelle Sergent, interprète et metteuse en scène

« Jouer en présence d'adolescents c'est avoir face à soi plein de regards pluriels. Ils renvoient une telle étrangeté que l'endroit où il faut jouer doit être à la fois très solide et très vulnérable. Avec eux nous sommes dans une prise de risque intéressante. »

Intervention de François Stemmer, metteur en scène

« Pour ma part, quand ce sont eux qui sont sur scène je leur dis de faire comme si le public n'existait pas. Car je veux qu'ils vivent totalement les émotions qui les traversent. S'ils prennent conscience qu'il y a des spectateurs qui les regarde il y a un naturel qui va partir. En pensant que personne ne les voit ils auront plus confiance, oseront plus être ce qu'ils sont, assumeront ce qu'ils veulent être. »

Réponse d'Annabelle Sergent, interprète et metteuse en scène

« Je ne suis pas d'accord avec ce point de vue. Moi si je vais au théâtre c'est pour faire ensemble. On doit travailler avec le réel du théâtre car cela ajoute une dimension au jeu. C'est peut-être fragilisant de prendre en compte le public mais c'est ce qui fait qu'on fait du théâtre ensemble. »



Remarque en provenance de la salle

« Je voudrais porter un témoignage ayant assisté à une expérience à laquelle participait également Annabelle Sergent. A l'occasion du prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, des centaines de lycéens sont appelés à voter après avoir visionné dix reportages de trois minutes chacun. J'ai été frappé par la capacité qu'ils avaient de voir ces réalités perturbantes et de produire un discours là-dessus. Il n'y avait pas de sidération paralysante. Non, ils étaient là, tous concentrés et ils avaient un avis. Cela prouve que si l'on va les chercher sur un territoire qui les intéresse et qu'on les accompagne bien, cela fonctionne. »

Intervention de Cécile El Mehdi, psychologue clinicienne, intervenante sur la matinée et chargée de la conclusion de la journée

« Sur les plans littéraires comme cinématographiques je crois que nous vivons une mutation artistique. Et celle-ci consiste à vouloir déchirer le voile. Prenez par exemple les écrits de Christine Angot ou de Marie Darrieussecq, ils viennent nous attraper à un endroit qui n'est plus du tout métaphorisé. Le film *La vie d'Adèle* c'est la même chose : une chute du semblant pour atteindre quelque chose du réel. Au théâtre on a les performances qui visent à cela. Le point commun de toutes ces propositions est que les métaphores ici ne vont plus convenir. »

Intervention d'Annabelle Sergent, interprète et metteuse en scène

« Effectivement, s'approcher de la brutalité, ça vient marquer la rétine et ça fait trace. Toute la question est de savoir comment artistiquement on accompagne cela. Il me semble que mettre un récit sur un fait c'est boucher un trou. Quand on aborde des sujets difficiles on ne peut pas être dans le déni, sinon cela explose. Nous, artistes, prenons l'engagement d'accompagner cette cocotte-minute qu'est le monde et nous le faisons à notre manière »

Intervention de Sonia Ristic, autrice

« C'est vrai que toutes les fictions viennent de quelque part. Mais le fait que ce soit vrai à la base n'enlève rien. Cela demeure du théâtre. Nous ne venons pas dans une salle de spectacle pour prendre part à une séance de thérapie collective. On vient voir des artistes qui font récits, narrations ou fictions à partir du réel.

Pour en revenir aux adolescents je crois qu'on peut leur parler de tout. Mais il faut toujours se poser la question de comment on va leur en parler. Car la vraie question est : "Qu'est-ce qu'on fait après ? ", "Quelle suite on donne à cela ? "

En assistant à un spectacle on se confronte ensemble à quelque chose qui nous effraie, nous terrifie, nous tétanise. Après on se sentira plus fort d'avoir pu regarder cela en face.

Mais cette catharsis repose sur le fait qu'on a vécu cette expérience collectivement. C'est toute la spécificité du spectacle vivant : on vit les choses ensemble, on n'est pas tout seuls. »



[Table-ronde « Conformisme et révolte »]



LECTURE D'UN
EXTRAIT DU
TEXTE « THE LULU
PROJEKT » DE
MAGALI MOUGEL

PAR ANNABELLE SERGENT
(COMPAGNIE LOBA)

ET LAURENT MAINDON
(THEATRE DU RICTUS)

Lancement de la table-ronde par Lucie Duriez, modératrice des débats de la journée. Ex-directrice de l'Espace 600, scène régionale Jeune public de Grenoble (Isère), membre fondatrice de l'association DoMino, plateforme Jeune public de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Membre du Conseil d'administration de Scènes d'Enfance – ASSITEJ France

« Ce matin nous avons vu comment le théâtre pouvait permettre de faire face au réel. Il s'agit maintenant de voir comment le transformer. Avec toute une série de questions à nous poser ensemble : Comment agir sur le monde ? D'où part cette révolte et ce désir de transformation du monde dont nous sommes tous encore porteurs aujourd'hui (en tout cas dont les artistes se revendiquent) ? Comment trouver son chemin dans la tension entre un désir de similitude (d'intégration au groupe) et la nécessaire affirmation de sa singularité de sujet ? Comment les jeunes sont-ils en prises avec les « grands problèmes du monde » ? Comment l'intime se fait politique ?

Autour de moi j'ai des artistes pour répondre. Je vais me permettre de vous présenter un par un.

Michel Yacger, vous dirigez l'Académie des Projets de vie que vous avez fondée à Angers en 2004. Vous avez placé toute votre vie professionnelle sous le signe de l'accompagnement de jeunes et des adultes à leurs côtés. Vous accompagnez des personnes qui se trouvent dans l'atypie sociale, vous nous en parlerez, et proposez des formations de professionnels et des accompagnements individuels. Ceci, à partir d'une pédagogie de la libre motivation que vous avez théorisée et à partir d'outils que vous avez développés, basés sur la créativité, parmi lesquels, la pratique théâtrale.

Jean-Claude Gal, vous êtes directeur du Théâtre du Pélican à Clermont-Ferrand dont vous avez pris la direction en 2001, succédant à Bruno Castan. Avant cela vous aviez déjà près de 20 ans d'expérience avec la Cie Théâtre de l'ombre du soir sur des projets associant des auteurs à des projets de créations avec des ados. Depuis 1978, vous avez mis en scène trente-sept pièces avec des adolescents.

Vous faites appel à de la commande d'auteurs, véritable locomotive pour l'édition théâtrale (plus de dix textes issus de ces commandes ont été publiés). Vous entamez un cycle de travail sur la jeunesse et la philosophie qui associe neuf auteurs et autrices à qui vous avez commandé des manifestes pour une adolescence universelle. Vous travaillez actuellement à l'écriture du tome II de l'ouvrage *Un théâtre et des adolescents* (le tome 1 étant paru en 2006) qui retrace ce parcours avec eux.

Christophe Sauvion, vous êtes metteur en scène, directeur artistique de la Cie Grizzli, implantée à la Roche-sur-Yon, depuis 2011. Vous avez été, dans une première vie professionnelle, enseignant en lettres avant d'entreprendre des études théâtrales et de vous orienter vers un travail de comédien qui associe le jeu d'acteur et la manipulation de formes marionnettiques. Outre vos créations, dont certaines s'adressent à l'enfance et à la jeunesse, votre compagnie mène des ateliers de pratique artistique avec des jeunes (chaque année environ 150 participants, des enfants aux grands ados). Ainsi vous avez à cœur de créer du lien entre la création professionnelle et la transmission.

Magali Mougel, vous êtes autrice. Vous vivez dans les Vosges, vous avez commencé vos études à Strasbourg avant de faire l'ENSATT à Lyon au département écrivain-dramaturge. Vous avez été lauréate en 2007 des Journées des Auteurs de Théâtre de Lyon et depuis 2014 vous vous consacrez à l'écriture. Vous êtes actuellement membre du collectif artistique du CDN de Sartrouville dirigé par Sylvain Maurice. Vous vous prêtez volontiers à l'exercice de la commande. Parmi vos nombreux textes, deux ont été écrits en résidence auprès de Johanny Bert, dont *The Lulu Projekt* dont nous venons d'entendre les premières scènes, et *Elle pas princesse Lui pas héros* qui est votre seule pièce « jeune public ». Actuellement vous travaillez avec Annabelle Sergent sur *Shell-Shock* (pour 2019), avec Anne Courel (un projet sur l'engagement volontaire) et la Cie La Soupe (sur des femmes qui écrivent des poèmes en Afghanistan).

Ma première question s'adresse à vous quatre et elle reprend notre interrogation de ce matin sur votre endroit de rencontre respectif avec l'adolescent. Magali Mougel, par exemple, qu'en est-il pour vous ? »



Réponse de Magali Mougel, autrice

Revenir sur la genèse du texte *The Lulu Projekt* a semblé être pour Magali Mougel une façon très concrète de répondre à la question de Lucie Duriez. C'est une commande du CDN de Montluçon qui a en effet permis en 2015 à l'autrice d'entrer en relation pendant un an avec une classe de lycéens de la ville. « Il s'agissait d'une proposition faite à des élèves passant le bac en option théâtre de travailler avec un auteur qui était invité à écrire spécialement pour eux. »

Sélectionnée, Magali Mougel y voit d'abord un « défi exaltant bien que terrorisant ». La classe composée de 26 élèves lui fait se poser cette question inédite pour elle : « Qu'est-ce que c'est que d'écrire une histoire à 26 ? ». Pour y répondre elle tente « une forme chorale ». Ou plus précisément elle imagine « un chœur qui prend la parole et duquel des acteurs peuvent s'en extraire pour devenir tel ou tel personnage ».

Parmi ces personnages se trouve Lulu, « une sorte d'anti-héros, un peu contre le monde ». Sous-tendu par cette question cruciale « Qu'est-ce qu'on peut faire de sa vie ? », le propos de Magali Mougel n'en conserve pas moins une prise de distance par rapport à un réel qui aurait pu être trop marqué. « Je voulais que les choses soient déplacées, qu'on puisse se dire que cela pouvait se passer ailleurs. »

Via l'histoire de ce personnage central âgé de 18 ans, « qui se heurte à un système établi et se demande ce qu'il est possible de faire », l'autrice a fait vivre aux jeunes de Montluçon une belle aventure collective. Elle en garde elle-même un souvenir très ému. « J'ai essayé

d'être à la hauteur de ces élèves rencontrés. Je crois qu'ils ont été très heureux de raconter cette histoire qui, au départ, leur semblait loin d'eux mais dont ils sont parvenus à s'emparer ».

Et ce ne sont visiblement pas les seuls car depuis sa publication aux Editions espaces 34, *The Lulu Projekt* continue d'avoir sa trajectoire propre. Après plusieurs distinctions il a même été traduit en italien et adapté à la scène dans cette langue.

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Y-a-t-il selon vous une porosité entre une écriture pour adultes et une écriture pour adolescents ? Il semble qu'il y ait pour vous de moins en moins de différences entre les deux »

Réponse de Magali Mougel, autrice

« L'exigence est la même et je dirais même qu'elle est plus grande chez moi quand je dois écrire pour des personnes qui ont moins de dix-huit ans » a reconnu Magali Mougel. Les adolescents, tout comme les personnes âgées, représentent pour elle un lectorat avec lequel la société ne sait pas toujours bien communiquer. « On leur adresse souvent les choses de façon surplombante, et même paternaliste. Et je crois aussi qu'on n'écoute pas assez leurs désirs propres » a déploré Magali Mougel. Désir charnel, désir amoureux, désir de vivre : les jeunes qu'elle a pu côtoyer en déborde pourtant...

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« De quelle manière vos personnages vous accompagnent-ils au quotidien ? »

Réponse de Magali Mougel, autrice

« Je vis avec eux, je suis très en empathie avec eux » a répondu sans hésiter Magali Mougel qui estime qu'écrire c'est « savoir quitter sa posture de démiurge. » « Je me déplace constamment pour être pleinement A puis pleinement B. Je cherche à les comprendre et à éprouver, quitte à accepter de décaler mon regard sur les choses quand il le faut ».

Question de Lucie Duriez, modératrice

« J'aimerais maintenant que nous passions un moment avec vous Michel Yacger, sur le concept d'atypie. On définit cet état comme "un manque de conformité par rapport à un type, à un modèle de référence". Quel lien faire avec l'état d'adolescence ? ».

Réponse de Michel Yacger, formateur et consultant en projet de vie, directeur de l'Académie des projets de vie

« Pour moi l'adolescence c'est l'atypie des valeurs ». Si Michel Yacger ose ce point de vue un brin provocateur c'est parce qu'il sait que tout est à relier « au regard si politique que portent les jeunes sur la société ». Autrement dit, quand ces derniers « n'ont de cesse de regarder la congruence entre le discours conformiste des adultes et l'écart entre la réalité qu'ils voient dans la société » il en découle chez eux une sorte de mise à l'écart volontaire.

Passer par la créativité permet donc à ces adolescents que côtoie quotidiennement Michel Yacger de mettre des mots sur cet état de fait. « Ils constatent que cela ne va pas, qu'on parle à leur place. Cela fait entrer certains dans une grande révolte qui peut les amener à se mettre en autodestruction. »

Trouver sa place tient pour certains adolescents d'un défi presque impossible. « Ils voient le monde comme une espèce de machine à broyer et pensent que, s'ils ne montent pas à bord du train quand il le faut, ils ne pourront pas trouver leur singularité. »

A Angers, l'Académie des projets de vie se met donc à leur écoute et à leur service. « Il faut aider les jeunes à trouver leurs ressorts pour se mettre en vie et en action. Nous, on les accompagne par la créativité. Cela peut passer par le théâtre ou l'écriture mais aussi par des occasions de prendre la parole en public comme lors de ce colloque où je me suis rendu avec douze jeunes et je peux vous dire qu'ils avaient beaucoup de choses à dire. »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Pour en revenir sur le théâtre précisément, en quoi permet-il aux jeunes d'exprimer leur refus du monde tel qu'il est ? »

Réponse de Michel Yacger, formateur et consultant en projet de vie, directeur de l'Académie des projets de vie

Michel Yacger a pris le temps d'expliquer en détails comment, via le recours au théâtre d'improvisation, son Académie des projets de vie

renouvèle régulièrement le miracle de faire naître une pièce en une seule semaine. C'est alors pour les jeunes l'occasion de mettre en scène des émotions et de surprendre leur entourage. « Nous leur demandons systématiquement d'inviter le jour de la représentation des personnes dont ils craignent le regard. Ou des personnes qui ont tendance à leur dire d'arrêter de rêver et d'être réaliste » a évoqué Michel Yacger avant de donner sa définition de « devenir adulte » : « C'est le jour où l'on affirme le projet qui nous tient le plus à cœur, devant l'autorité qu'on craint le plus, sans agressivité. »

Monter sur scène pour improviser devant ses parents est à ses yeux un premier pas pour atteindre ce but.

Question de Lucie Duriez, modératrice

« C'est une vision que vous partagez, Jean-Claude Gal ? »

Réponse de Jean-Claude Gal, directeur artistique du théâtre du Pélican, centre de création et d'éducation artistique pour l'adolescence et la jeunesse

Un geste, une pensée, une écriture... Il suffit parfois d'un petit point de départ pour enclencher une métamorphose a pris soin d'expliquer Jean-Claude Gal. « C'est tellement formidable de voir sous nos yeux la transformation de l'individu s'opérer. L'amplitude d'un geste peut devenir l'amplitude de soi. Ensuite, par la puissance du rapport au public que l'on a devant soi, on se met à avancer. »

Persuadé qu'il y a en chacun de nous « une puissance émotionnelle forte qui peut nous relier à l'universel », le directeur artistique du théâtre du Pélican est d'autant plus sensible aux adolescents qu'« à cet âge la force de cette émancipation qui se fabrique vient de cette conscience qui s'opère en eux d'une liberté nouvelle. »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Que permet alors le théâtre à cet âge si particulier ? »

Réponse de Jean-Claude Gal, directeur artistique du théâtre du Pélican, centre de création et d'éducation artistique pour l'adolescence et la jeunesse

Mettre sur le plateau la parole des adolescents est pour Jean-Claude Gal une nécessité car celle-ci est « essentielle au monde ». De leur côté les jeunes qui montent sur scène « trouvent une dignité » assure le directeur artistique du théâtre du Pélican. Dotés selon lui d'une « conscience citoyenne qui n'est pas assez exploitée » les adolescents ont des choses à dire.

Mais le théâtre permet aussi de faire en sorte « que le quotidien amène à l'épique ». Jouer et expérimenter peuvent aider à cheminer sans pression selon Jean-Claude Gal. « Tout le monde leur dit tout le temps ce qu'il faut être. On les exhorte sans cesse à se trouver. Mais ce qui est important c'est de chercher. Et ne pas trouver tout de suite, ce n'est pas grave. Leur donner, via l'Art, de l'inespéré c'est ça aussi qui est intéressant. »

Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Le théâtre réveille-t-il en eux une plus forte conscience politique ? »

Réponse de Jean-Claude Gal, directeur artistique du théâtre du Pélican, centre de création et d'éducation artistique pour l'adolescence et la jeunesse

« Le théâtre que je fabrique est toujours politique » soutient Jean-Claude Gal. Cet endroit qui est pour lui « un des derniers lieux de résistance » favorise le débat et l'échange. « Et je trouve dommage au passage que ce soient majoritairement des gens qui sont loin de l'adolescence qui remplissent les salles de spectacles » a-t-il ajouté.

Quand il travaille avec eux, c'est donc avec une attention toute particulière. « Je ne me mets pas en face, mais à côté d'eux. J'aime voir ce qu'ils voient. Ils ont également tellement besoin d'être écoutés... » Et l'homme de théâtre d'ajouter : « Ce qui est intéressant dans un texte c'est aussi ce qui n'est pas écrit. Un jeune va alors pouvoir apporter quelque chose de lui dans cet espace. Ce logement de soi vient s'inviter au bord du plateau et c'est passionnant ».

Le théâtre « lieu de la générosité et du partage » est aussi celui où les adolescents peuvent se montrer « dignes et formidables ». Or, révéler « la noblesse intérieure d'un individu », qu'y-a-t-il de plus passionnant pour un créateur ?

Question de Lucie Duriez, modératrice

« Christophe Sauvion, j'imagine que vous partagez totalement ce point de vue de Jean-Claude Gal ? »



Réponse de Christophe Sauvion, Cie Grizzli

Pour celui qui n'a de cesse « d'embarquer des jeunes dans des aventures théâtrales ou des parcours où ils vont pouvoir venir gratter des endroits très politiques » il est évident que tout ce « cheminement qui s'opère » est passionnant à accompagner.

Au fil des années et des projets, le chef de file de la Cie Grizzli a pu constater combien le théâtre pouvait aider l'adolescent « tant dans son parcours émotionnel que dans sa transformation physique ».

Certaines expériences menées ont connu des prolongements conséquents à l'image de la pièce *Aucun de nous ne reviendra* qui a engendré une tournée et des rencontres interculturelles avec des habitants des villes jumelées de la Roche-sur-Yon où est basée la compagnie. Des instants inoubliables, comme ceux vécus par exemple avec ces jeunes allemands rejouant les événements dramatiques de la Seconde Guerre Mondiale, font dire à Christophe Sauvion que « la pratique du théâtre va parfois plus loin que le fait de se sentir bien sur un plateau puisqu'elle ouvre aussi à une conscience politique. »

Illustration avec un autre exemple longuement détaillé par Christophe Sauvion : ce travail mené en binôme avec une association culturelle s'occupant d'un camp de réfugiés à Bethléem. Via le programme Erasmus +, de jeunes français et de jeunes palestiniens ont créé ensemble à l'été 2018 un spectacle sur le thème de la frontière après avoir vécu en commun sur place des ateliers de pratique artistique. « Il a lui aussi engendré une tournée. Mais en Palestine cette fois » a précisé Christophe Sauvion si fier d'avoir pu contribuer à faire vivre à tous ces jeunes « des expériences qui vont les aider à se construire. » « Etre bien avec son cœur sur le plateau » mais aussi « ouvrir à une conscience » : autant d'objectifs que le théâtre permet d'atteindre. Sur scène, le comédien adolescent « questionne le monde en miroir de soi-même » et ainsi « se positionne » : quoi de plus important ?



Question complémentaire de Lucie Duriez, modératrice

« Toutes les expériences relatées sont positives mais on aimerait savoir, pour en revenir au titre du colloque, quelles limites s'invitent dans toutes ces aventures. Vous en mettez-vous ? Butez-vous contre certaines ? Il serait intéressant de tous vous entendre là-dessus ».

Réponse de Christophe Sauvion, Cie Grizzli

« Mes limites sont identiques à celles que se fixe tout pédagogue. En premier lieu je suis vigilant sur le fait qu'ils se construisent, eux. Je dois faire en sorte que ce qui se passe ne soit jamais une projection de mes propres désirs et volontés.

Sinon pour citer une limite que j'ai rencontrée lors de l'expérience en Palestine. A un moment je me suis demandé comment on peut, nous adultes, accompagner la prise de conscience des jeunes alors qu'on est soi-même bouleversé par ces questions-là et ces réalités observées. »

Réponse de Michel Yacger, formateur et consultant en projet de vie, directeur de l'Académie des projets de vie

« Faire en sorte que les jeunes puissent toujours argumenter face aux adultes quand ils descendent de scène est une nécessité. Sans feedback on perd quelque chose.

Une autre difficulté à contourner est aussi de les aider à se détacher du médiatique pour qu'ils arrivent à nous dire ce qu'ils pensent, eux, de telles ou telles situations. »

Réponse de Magali Mougel, autrice

« Pour ma part je dirais qu'il faut constamment être dans la ruse avec les ados. Si j'ai une mission, c'est de faire des percées dans les murs. Je prends l'exemple de ces images dont nous sommes saturés en permanence. Si ensemble on repousse les limites on va découvrir qu'il y a d'autres images possibles que celles qu'on nous montre.

Je rejoins d'ailleurs Jean-Claude Gal quand il dit que le théâtre est le dernier lieu de résistance. Pour moi c'est le lieu où l'on peut dire et imaginer comment seraient les choses si c'était autrement.

Les adolescents ont cette fougue de jeune chien qui est salutaire car elle ne cesse de nous rappeler qu'il ne faut jamais cesser de faire des percées. Il faut toujours avoir envie de mettre des échelles pour voir au-delà des murs. Nous, adultes, l'oublions parfois parce qu'on ne sait pas dire non. Les adolescents savent nous le remettre en mémoire et c'est salutaire. »

Réponse de Jean-Claude Gal, directeur artistique du théâtre du Pélican, centre de création et d'éducation artistique pour l'adolescence et la jeunesse

« On peut découvrir via le théâtre une forme de lucidité. Offrir aux adolescents la possibilité de mettre des questions existentielles à l'épreuve du plateau est important. Ils pourront y être exagérément sectaires, par exemple, ou même morts, ce ne sera pas grave car ce ne sera que du théâtre.

Ce lieu qui fait dix mètres sur dix est un lieu de transformation. Et à cet endroit un jeune peut comprendre qu'il peut être porteur d'espérance. Soudainement, il prend conscience qu'à partir de cette implantation-là et sur ce plateau-là, il va pouvoir changer le monde. »

TEMPS D'ÉCHANGE AVEC LA SALLE

Remarque en provenance de la salle

« Le fait de se sentir atypique ne dépend-il pas de l'endroit où l'on se place ? Un jeune que l'on dit atypique peut très bien nous répondre qu'à un autre endroit il pourrait ne pas se sentir du tout atypique... »

Réponse de Michel Yacger, formateur et consultant en projet de vie, directeur de l'Académie des projets de vie

« Vous avez raison. On veut que les jeunes pensent mais en fait on pense à leur place. Cela leur déplaît et ils préfèrent alors convoquer l'utopie qu'ils ont en eux. »

Remarque en provenance de la salle

« Diriez-vous qu'artistiquement il faut une adresse spécifique à l'égard du public adolescent ? »

Réponse de Christophe Sauvion, Cie Grizzli

« Mon parti pris est de créer des spectacles qui reflètent un état du monde. Ce propos s'adresse à tous »

Intervention de Lucie Duriez, modératrice

« On peut tout de même remarquer que les créations dites spécifiques aux adolescents sont un champ artistique en pleine expansion. »

Réponse de Michel Yacger, formateur et consultant en projet de vie, directeur de l'Académie des projets de vie

« Personnellement je rêve de monter une pièce où tous les âges seraient représentés sur scène. »

[Synthèse]

Intervention conclusive de Cécile El Mehdi, psychologue clinicienne

Si elle reconnaît que c'est « un travail compliqué » que de faire une synthèse à chaud, notamment parce que le regard posé est forcément « très subjectif », Cécile El Mehdi n'en convient pas moins avoir, durant cette journée, « attrapé bien des choses » sur lesquelles elle souhaite revenir.

Pour elle, si on a parlé d'adolescence aujourd'hui c'est pour évoquer « cette rencontre frontale avec le réel » qui caractérise cette étape de vie. Le réel, « c'est l'os, c'est l'impossible à résorber dans le symbolique, les métaphores, les mots ».

« Le corps de l'Autre », « la mort », le « hors sens » ... : tout jeune fait face à de nouvelles réalités et doit s'y adapter. Dès lors, se pose la question : Quel traitement artistique faire de ce réel-là ? Quels artifices langagiers, scénographiques, corporels trouver ? Un théâtre, mais de quel genre ?

Pour Cécile El Mehdi, « les adolescents poussent à l'audace et invitent les artistes à dépasser leurs propres limites. »

On a donc pu entendre durant cette journée des récits évoquant des spectacles « pour les ados » mais aussi « faits avec des ados ». Le théâtre proposerait une multitude de chemins initiatiques avec cette qualité de ne pas être une expérience que l'on vit seul, mais à plusieurs. Par ailleurs, le théâtre « mêle le corps et la parole or c'est justement un enjeu central pour les adolescents. »

Autre point observé durant cette journée : « le grand intérêt que portent les artistes aux adolescents ». Il ressort des témoignages entendus l'idée qu'il faut leur « donner la parole ». Ce que s'attachent à faire nombre d'entre eux.

Ouvrant plus largement le débat, Cécile El Mehdi rappelle que « toute vie humaine s'articule entre un destin universel et un destin singulier ». « Avoir à assumer son désir, en étant arrimé à l'Histoire qui nous précède » est une des caractéristiques de cette période charnière de l'existence d'un individu. Et ce n'est pas chose évidente.

Cécile El Mehdi nous invite à méditer cet extrait d'une chanson de Charles Aznavour, *Merci mon Dieu*, qui nous rappelle combien :

« *Le destin se forge avec des larmes au fond des yeux et des joies qui prennent à la gorge* ».

CONCLUSION IMPROVISEE – CONCERT PERFORMANCE D'ARTHUR RIBO

Au micro et en compagnie d'un complice musicien, Arthur Ribo, virtuose du verbe s'est fait tour à tour poète, conteur et « improvisateur ».

A la fois drôle et sensible, sollicitant le public qui a été invité à lui soumettre des mots à la volée, Arthur Ribo s'est révélé un « freestyler » à l'imagination débridée, capable de transcender le langage en un claquement de doigts.

Morceaux choisis de quelques-unes de ses phrases improvisées sur le thème de l'adolescence et attrapées en plein vol :

« ... des mots qui feraient tomber des murs »

« Il est grand temps que tu dises NON quand on te dit de te mettre à genoux »

« La transgression c'est ce qui va nous sauver. On l'appellerait transgression-apaisement »

« Garde ton envie en vie et sois sûr que bientôt tu t'envoles »

« Si on est en vie c'est juste pour pétiller »

« J'ai à cœur que la révolution soit quelque chose qui nous fasse tous pétiller »

« La poésie c'est le scintillement du temps qui reste en suspens »

« Est-ce que je vais trouver ma place sur la terre ? »